LES MUSICIENS CÉLÈBRES

BOIELDIEU

LES MUSICIENS CÉLÈBRES

COLLECTION D'ENSEIGNEMENT ET DE VULGARISATION

Placée sous le Haut Patronage

DE

L'ADMINISTRATION DES BEAUX-ARTS

Parus :

Chopin, par Elie Poirée.
Gluck, par Jean d'Udine.
Gounod, par P.-L. Hillemacher.
Grétry, par Henri de Curzon.
Hérold, par Arthur Pougin.
Liszt, par M.-D. Calvocoressi.
Mendelssohn, par P. de Stœcklin.
Mozart, par Camille Bellaigue.
Paganini, par J.-G. Prod'homme.
Rameau, par Lionel de la Laurencie.
Rossini, par Lionel Dauriac.
Schubert, par L.-A. Bourgault-Ducoudray.
Schumann, par Camille Mauclair.
Weber, par Georges Servières.

En préparation :

Wagner. — **Auber.** — **Beethoven.** — **Berlioz.** — **Félicien David**, etc.

Par MM. Louis de Fourcaud ; Charles Malherbe ; Vincent d'Indy ; Arthur Coquard ; René Brancour ; etc.

LES MUSICIENS CÉLÈBRES

BOIELDIEU

PAR

LUCIEN AUGÉ DE LASSUS

BIOGRAPHIE CRITIQUE

ILLUSTRÉE DE DOUZE REPRODUCTIONS HORS TEXTE



PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD

HENRI LAURENS, ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON (VIe)

A

J. MASSENET

BOIELDIEU

et

L. A. de L.

BOIELDIEU

I

L'ENFANCE, DE ROUEN A PARIS

En la ville de Rouen que Victor Hugo naguère glorifiait, l'appelant si bien Rouen la gothique, et que cette appellation, après tant de ravages subis et de transformations brutales, consacre et recommande encore, le dimanche, 17 décembre 1775, était baptisé « du consentement de M. le Curé, par M. François Boieldieu, prêtre vicaire de la paroisse de Saint-Nicolas, François Adrien, né, le jour précédent, du légitime mariage de M. Jacques-François-Adrien Boieldieu, bourgeois, et de dame Anne-Marguerite Dumonchel. » En naissant, celui qui devait être bientôt le petit Boiel, se trouvait donc entouré de Boieldieux, car le prêtre qui baptise et qui fait l'office de parrain, est un Boieldieu

Le foyer est de bourgeoisie honnête et considérée où vient d'apparaître l'enfant qui en sera la gloire. Ses parents ont pignon sur rue en toute réalité ; et ce pignon couronne encore, au numéro 61 de la rue aux

Ours, la maison qu'une inscription et un buste maintenant signalent. Au reste le passant oublierait de la distinguer de tant d'autres, n'était cette illustre consécration. Le logis est de pièces de bois qui s'entre-croisent sous le crépis taché de moisissures. Cette vieillesse décrépite n'est pas la ruine pittoresque et dolente; elle est en parfaite harmonie avec tout ce qui l'environne. Là subsiste tel à peu près que ses yeux d'enfant ont pu le connaître et l'aimer, le Rouen lointain qui fut celui de notre Boieldieu.

L'église toute voisine et qui la première devait accueillir le petit nouveau-né, se tapit au réseau de ruelles confusément entremêlées. Elle est dite Saint-Pierre du Châtel. Alors on y priait, les fonts hospitaliers dispensaient le baptême. Aujourd'hui les fonts se sont taris, la prière s'est envolée, le silence est de tristesse et de mort; seuls, les jurons des charretiers, qui là emmagasinent leurs charrettes, parfois le troublent et le profanent. Un temple plus glorieux attendait l'âme vibrante et la voix bien chantante dont nous cherchons, dans le souvenir, le premier battement d'aile et le premier gazouillement. Boieldieu méritait une éducatrice plus haute et plus éloquente que ne pouvait être une pauvre église de quartier. La cathédrale de Rouen, la plus fameuse des basiliques normandes, de par sa grandeur et sa beauté une des merveilles de notre chère France, va l'appeler, l'accueillir, l'initier à cet art délicieux de la musique qui lui devra quelques délices nouvelles.

On ne dira jamais assez combien fut longtemps heureux et fécond l'enseignement que les maîtrises des vieilles cathédrales épandaient librement tout alentour des parvis aux pierres moussues, des cloîtres aux dalles mystérieusement sonores. Cet enseignement était sans doute du métier et des traditions que le maître, souvent un laïque mais quelque peu d'église, donnait, éducateur parfois brutal mais respecté ; cet enseignement était mieux encore du milieu même qui l'encadrait et l'exhalait, des voûtes retentissantes dès qu'une fête solennelle en déchaînait les échos immenses ; il était du passé surgissant de toutes parts, du murmure des prières, du mystère épandu, de l'harmonie enfin si belle, si noble, où toutes choses, les sculptures ébréchées, la futaie de pierre, les gerbes de colonnettes hardies, les vitraux scintillants composent et glorifient une sorte d'accord parfait et dont les résonnances dernières se perdent dans l'infini.

Là encore notre évocation n'est contredite ou gênée par rien qui soit indiscrètement de nos jours. Le décor est resté comme il fut lorsque Boieldieu y venait jouer les scènes premières de son existence et de la comédie humaine. La cathédrale jaillit dans l'air et l'espace comme elle s'offrait à lui en ses vertigineuses splendeurs. Voici le portail des Libraires qu'il a maintes fois franchi, car le logis du maître est là dans son immédiat voisinage, et l'étroite rue Saint-Romain à peine les sépare. La maison de la maîtrise n'est plus qu'un hangar de menuisier. Les scies grincent,

les rabots gémissent, où les petits enfants de chœur gazouillaient autrefois ; et le concert est sans doute moins joli. Mais la porte charretière est bien telle qu'elle fut, lorsque s'envolait, loin du seuil, l'essaim des oisillons qui là, dans un nid un peu morose que leur printemps réjouissait toutefois, apprenaient à chanter les louanges du bon Dieu ; et les marches du vieil escalier de bois sont bien celles où ces petits pieds ont mené leur tapage rieur. Ce sont celles mêmes aussi que le petit Boiel devait monter sur les mains, cinq par cinq, et au milieu de la tempête des taloches déchaînées, lorsque le maître lui enseignait ainsi ce que c'est qu'une quinte. Ses pauvres menottes étaient dès lors quelquefois toutes bicolores, car le maître, aisément tourmenteur, tapait sur les doigts de l'élève, lui enseignant, au contraste des doigts meurtris et des doigts épargnés, la différence d'une noire et d'une blanche.

Terrible était M. Broche, envers tous, et de son humeur coutumière, même pour ce gentil enfant abandonné à ses leçons et à sa férule. Sans doute il savait la musique, lui-même l'ayant apprise du plus illustre des Couperins. Il vivait de l'église ; mais les choses profanes n'étaient pas pour le scandaliser. M. Broche se partage également, ou à peu près, entre la cathédrale et le cabaret. Il hante le chœur et les grandes orgues ; il fréquente au *Chaudron*. C'est un rendez-vous de buveurs solides ; et là M. Broche chante, ou fait chanter, autant qu'il boit, ce qui est beaucoup dire. Il compose, de ses chansons, les paroles et la musique ; et dans l'inégalité



Cliché Barbé.

MAISON NATALE DE BOIELDIEU, RUE AUX OURS, A ROUEN

des syllabes et des rimes qu'il groupe, burlesque fantaisie, un jour, il évoque et dessine une bouteille, si bien que sur le papier même est affirmé le culte complaisamment voué à Bacchus. Le *Chaudron* ouvre son antre sur la place du Vieux-Marché. Là fut brûlée Jeanne d'Arc, et le souvenir surgit lamentable, de cette terre qui fut d'une cendre sainte comme pas une autre ; mais M. Broche et ses amis n'étaient pas d'humeur à s'attrister de ces choses lointaines.

Au *Chaudron,* M. Broche quelquefois s'oublie. Un matin de grande fête il demeure effrondré entre les pots. Son élève était aussi son hôte, car c'était un internat que cette école de la maîtrise ; et les enfants logeaient chez le maître, instruits, nourris, de coups plus que de brioches, du reste plus contents peut-être que nous ne voudrions croire. Ce matin d'une solennité qui devait être retentissante, une inspiration de la Providence a conduit le jeune Boieldieu au grandiose mystère des orgues. Il en veut de près étudier le mécanisme, surprendre l'énigme sonore. Cependant le maître ne vient pas et l'heure passe. Les souffleurs sont à leur poste, non pas l'organiste ; et les claviers restent silencieux. L'enfant tout tremblant se risque à l'effleurer. La machine énorme s'émeut, elle tremble, elle obéit. Les petits doigts, les petits pieds s'agitent. Le temple immense écoute ; et c'est une âme juvénile qui le remplit tout entier. Boieldieu a parlé, et la terre l'a écouté, le ciel peut-être aussi. Ce fut, paraît-il, une surprise, un enchantement, et pour l'enfant qui vient de commencer

à se connaître lui-même, et pour ces vieilles voûtes toutes frémissantes de plaisir et de joie.

Le maître allait être bientôt dépassé. Un autre jour, l'élève a laissé un encrier se vider sur un cahier de musique ; et ce noir a embrouillé aussi bien les noires que les blanches. Le châtiment sera terrible, le *Gloria* n'étant plus reconnaissable du *Credo*. L'enfant se prend d'une peur folle et s'enfuit, tout d'une haleine, ou à peu près, courant jusqu'à Paris. Ce n'est toutefois qu'un essai premier de vagabondage. L'oiseau a pris peur, plus encore que de son servage, de sa liberté trop téméraire ; et, bien vite, il est revenu à son nid.

Mais la mère un peu sombre et sévère que devait lui paraître une vieille cathédrale, ne saurait plus suffire à ses rêves, à ses printanières amours. M. Broche a donné l'exemple de l'infidélité. On se peut lasser à ne chanter que d'une âme et d'une voix de chérubin. Le diable va tenter l'enfant. Le diable apparaît donc, non pas dans la personne, mais dans le verbe séducteur de Grétry.

Rouen a son théâtre qui vient d'être reconstruit. C'est l'œuvre de l'architecte Guéroult. D'aucuns ont pu connaître ce théâtre devenu vénérable de par un siècle de bons services. Il n'a disparu que de nos jours en un incendie cruel et meurtrier.

L'appellation primitive de théâtre des Arts, transmise au nouvel édifice, rattache du moins le présent à ce passé qui ne fut point sans gloire. Au théâtre des Arts, Boieldieu s'est révélé d'abord à lui-même, bientôt à sa

ville, en attendant que ce fut au monde. Au théâtre des Arts, pour la première fois, fut en France représenté et applaudi *Lohengrin* ; et la destinée est singulière que le berceau soit le même, parmi nous, d'où Boieldieu commençant devait s'échapper, où Wagner enfin se devait imposer. On joue *Raoul Barbe-Bleue*, où le nom de Sedaine voisine avec celui de Grétry. L'œuvre est toute nouvelle, non pas de celles dont se souvienne la postérité. Mais une âme d'enfant a bientôt fait de s'épanouir en une facile admiration. Une corde a vibré tout à coup, comme sous une haleine espérée bien qu'inattendue, en cette âme ou plutôt en cette lyre qui s'ignorait elle-même. C'est une extase, un délire. L'enfant voudrait retourner à cette joie, à cette source qui lui sera féconde. Il se fait enfermer, s'étant glissé aux ténèbres de la salle au milieu même du jour, pour entendre la seconde représentation ; et c'est le désespoir au cœur, qu'il se voit mis à la porte, lorsqu'il est découvert et que le dénoncent les chandelles allumées.

La Révolution éclate. Elle mène grand tapage ; et Boieldieu y fait sa partie. Il ne semble pas qu'à dix-huit ans on puisse avoir grand souci de la raison ; mais la Raison est désormais passée déesse ; et l'enfant de chœur de la veille la célèbre et la chante. Un certain Noël a écrit les paroles. Novembre 1793 : bien tristes sont la date et la saison.

Le jeune Boieldieu est donc déjà tout acquis à son art. Il a brigué, affronté le suffrage incertain de la foule. Et que disent les siens, que dit le père à tout cela ? comme

le demande un *malade imaginaire* qui est aussi, dans la comédie de Molière, un père vigilant. Le père est plus indulgent que celui de Molière. Sa complaisance va jusqu'à la complicité. Il écrit les pièces premières que l'enfant enguirlande de ses chansonnettes.

La fille coupable, en deux actes, représentée à Rouen le duodi de la deuxième décade de brumaire an II, ou, pour nous servir d'un vocabulaire plus accessible, le 2 novembre 1793, réunit les noms du père et du fils. Une ville applaudit aisément l'essai premier d'un talent qu'elle a enfanté et dont la naissance la flatte et l'étonne. L'illusion lui est facile de s'applaudir elle-même en applaudissant l'un de ses fils. L'envie, la jalousie ne seront que pour le lendemain. Cependant le spectateur peu séduit s'est déjà rencontré ou caché dans l'assistance. Les feuilles publiques accueillent sa protestation. « Le jeune élève des muses, est-il dit, a reçu des gages non équivoques de la satisfaction publique. On va disant pourtant que le père de Boieldieu était coupable d'avoir fait Boieldieu fils, que celui-ci était coupable d'avoir fait la musique de *La fille coupable,* que le directeur était coupable d'avoir monté cet opéra, que les acteurs étaient coupables de l'avoir chanté, et que le public était bien coupable de les avoir écoutés jusqu'au bout. » Que de crimes accumulés ! Un petit coup de sifflet a donc retenti en ce triomphe. Désormais Boieldieu appartient à la gloire.

Rosalie et Mirza, en trois actes, dont la première représentation est du 28 octobre 1795, confirme, mais

achève, cette collaboration de famille qui marque et facilite les débuts de Boieldieu. A Rouen, il est encore, lorsque, le 16 prairial an III, il associe sa jeune renommée à l'éclatante fortune du chanteur Garat, dès lors en pleine faveur. Le concert est donné dans la grande salle de l'archevêché. Le prix des places est de dix et de vingt livres, en assignats, il le faut supposer. Un tel prix payable en belles monnaies sonnantes, au milieu de tant de misères, semblerait d'une opulence invraisemblable. A ce concert peut-être se rattache l'anecdote, d'une date un peu incertaine, qui nous montre un Boieldieu moins docile aux caprices populaires. Les romances de Garat, volontiers sentimentales et doucereuses, ne sont pas pour plaire à de farouches Jacobins ; et Boieldieu n'est pas un Tirtée bien féroce. L'assistance se lasse donc de cette sucrerie innocente, et la *Carmagnole* est brutalement réclamée. Grand émoi, pleine déroute, au moins de quelques-uns. Très pâle, Boieldieu se lève, repousse loin de lui le clavecin et disparaît. Cette fuite était vaillante, n'étant pas sans danger.

Mais l'horizon doit s'élargir autour de ce joli talent qui s'éveille. De sa ville, de sa famille, de tous les siens, Boieldieu sent bien qu'il doit être le déserteur. Un jour vient hélas ! où le foyer n'est plus au meilleur, au plus aimé des enfants, qu'une prison importune. Ici toutefois il semble bien qu'un peu de légende se mêle à l'histoire véridique et certaine.

Boieldieu quitte Rouen en grand mystère. La résolution est prise de la fuite et de la délivrance. C'est

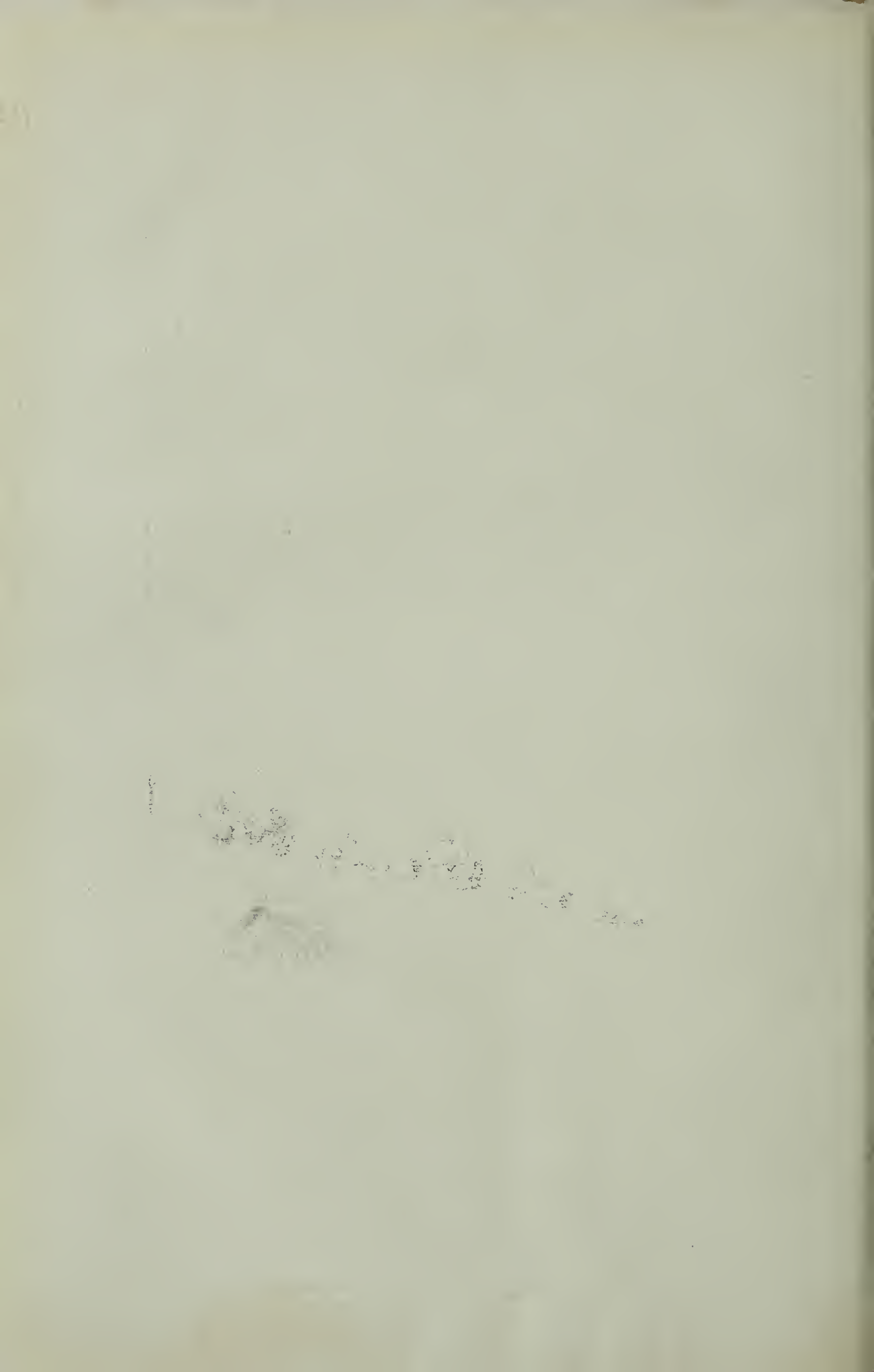
une évasion autant qu'un voyage. Il a vingt ans. Il se blottit dans une charrette ; et le voilà cahoté sur la route de Paris. C'est le flambeau lointain, où le papillon volage ne rêve que de se réchauffer, au risque de se brûler les ailes. La charrette cependant laisse en chemin le voyageur improvisé. La nuit le surprend dans les champs. Une petite lumière l'appelle, l'étoile errante d'un pauvre berger ; et voilà qui est gentil comme un fabliau contant la nativité d'un Dieu. Le berger est hospitalier. Dans sa cabane, au milieu de ses brebis, sous la garde du chien lui aussi bien vite conciliant, il accueille et réconforte le fugitif. Voilà qui semble une idylle, plutôt qu'un drame bien effrayant. Combien ces impressions de jeunesse ou d'enfance creusent un sillon de profond souvenir en de jeunes pensées ; et le retentissement n'en doit-il pas traverser l'existence tout entière ? Un autre musicien, plus près de nous que Boieldieu, en son enfance, est emporté aux bras de sa mère et caché au faîte d'un campanile de village, pendant que d'affreux cosaques brûlent et dévastent toutes choses aux alentours ; et c'est un souvenir qui surgit au nom seul d'un enfant, plus tard le grand et retentissant Verdi. Verdi devait comprendre les douleurs tapageuses ; Boieldieu ne connut jamais que les larmes aimables et vite apaisées. En des tableaux premiers que leur histoire ou leur légende évoque, déjà ce contraste s'est révélé.

Franchissant enfin la barrière de Paris, Boieldieu porte, pour tout bagage ou à peu près quelques rouleaux de musique, une partition, et pour toute fortune, dix-huit



Cliché Barbé.

BOIELDIEU A VINGT-CINQ ANS
(Portrait de Boilly, Musée de Rouen).



francs. Cependant il a dit sur le seuil — lui-même plus tard se plaisait, non sans orgueil, à le rappeler : — « Je serai quelque chose dans cette ville-là ».

Paris tout d'abord est mal accueillant à qui ose en tenter la conquête. C'est l'abandon, c'est la solitude au milieu même du flot débordant des humains : et rien n'est moins fraternel qu'une foule. Sans doute que Boieldieu en vint à regretter les chiens et les moutons. Il se désole, se désespère, se va jeter à l'eau, lorsque le découvre enfin le vieux Delys, serviteur de la famille et que l'on a lancé à sa poursuite. C'est le salut ; non pas le retour au bercail ; car le sort en est jeté. S'il ne faut plus mourir, il faut vaincre. Delys est porteur d'une lettre de recommandation qui va donner accès, au cher vagabond, auprès de Mollien, un compatriote, un financier, donc déjà une puissance. Au reste Boieldieu se recommande de lui-même. Il est jeune, c'est un mérite ; il est charmant, c'est une vertu et qui se voit ; il a du talent, et déjà cela se devine. Il fréquente chez les Érards. Il a composé des romances : il les chante lui-même ; et c'est très gentil. Garat les chante, et c'est mieux encore. La guitare, la lyre, soupirent tout alentour leurs petits accompagnements de ronrons aigrelets et galants, et cela fait merveille. Le musicien emprunte les paroles de Florian, Marmontel, ou des poètes qu'il peut fréquenter, Legouvé et de Jouy.

Les romances échappées à la verve facile du maître sont nombreuses ; et leur chronologie demeure flottante, ces compositions légères, quelquefois très agréables,

n'ayant jamais été collationnées et pieusement recueillies. Presque toutes sont d'amour ou d'amourette. C'est admirable de voir combien on était amoureux entre les terreurs féroces de la Révolution et les effrayantes chevauchées de l'épopée impériale. « *Le soldat et le troubadour, Il est parti!* » sont des titres que nous cueillons au passage. « *Vivre loin de ses amours*...! » soupire encore non sans grâce. L'une de ces romances n'est écrite que sur trois notes, comme la romance célèbre de J.-J. Rousseau : « Que le jour me dure, Passé loin de toi... »

Et là encore cette gageure de simplicité naïve semble heureusement gagnée.

Boieldieu se montre, se prodigue, autant qu'il est du métier dès lors accepté. Il accorde les pianos chez Érard; car il faut bien recueillir quelque salaire; mais aussi il donne des concerts. Une fois cependant il a dû, pour se présenter dignement à son public, emprunter un habit, sans doute quelque bel habit, tout d'azur et constellé de boutons d'or, tel que l'exigeait la mode dernière. Les élégants ne devaient imaginer que plus tard de se costumer comme des croque-morts. Le succès est retentissant ; et les applaudissements rappellent le joli triomphateur. Il revient, il salue, tant, si bien, que de l'assistance une voix inquiète s'élève : « Adrien, prends garde à mon habit ! »

Mais Boieldieu a vu, entendu, sa pensée aux échos d'un théâtre. Son domaine est là. Il va le ressaisir. L'attente n'est que de bien peu de jours. En ces temps fabuleux, l'accès de la scène en somme était facile. Les

spectacles souvent changés, composés de petits ouvrages fraternellement groupés, permettaient la révélation de talents nombreux et divers. A la consommation énorme une énorme production devait répondre. Enfin les théâtres ne fermaient en aucune saison. Ainsi, auprès de Berton, de Méhul, de Dalayrac, de Cherubini, de Paër, de Duni, de Grétry vieilli, mais non pas lassé — nous ne citons que les plus fameux — il reste encore de la place; et Boieldieu, à peu près ignoré, se fait bien vite accueillir.

Dès lors, l'opéra comique le plus suivi tient ses assises en la salle Feydeau, construite en 1791 par les architectes Legrand et Molinos et qui ne doit subsister que l'espace de quarante ans. Bien que le théâtre de la comédie Italienne lui fît concurrence, ce fut une mode autrefois d'avoir sa loge à Feydeau; et c'est un véritable livre d'or de la Musique française que les annales de Feydeau. Là, le 5 septembre 1795 est représenté un acte de de Jaure et Boieldieu, *La dot de Suzette*, qu'il ne faut pas confondre avec un petit roman, jadis célèbre, et à peine postérieur, de Fiévée, qui se recommande d'un titre semblable.

Le succès n'est pas douteux un seul instant. Les sourires s'empressent autour de Boieldieu, et dans ses yeux, et dans son cœur, et dans ses rêves. Tout lui réussit. C'est une charmante aurore.

La famille suisse, paroles de Daucourt, dit Saint-Just, confirme, en février 1797, le succès de *Suzette*.

Zoraïme et Zulnare est un drame en trois actes, oh!

non pas aussi terrible qu'il semble tout d'abord, et bien qu'y sévisse « *le féroce Zulnare* » ainsi que les paroles le qualifient. La première représentation est de 1798. Dès lors, pour longtemps, les applaudissements sont d'un écho fidèle, dès que chante la gentille muse de Boieldieu.

Rouen écoute ce joyeux tapage qui lui vient de Paris, emportant, comme sur la rivière qui leur est commune, la nacelle bien chantante et la fortune radieuse de ce vainqueur tout printanier également aimé de la ville maternelle et de la ville si rapidement conquise. Le Théâtre des Arts se hâte à monter *Zoraïme et Zulnare;* et certes le spectacle y sera, de couleur locale, comme il n'était pas à Paris. Deux chameaux vrais empruntés à quelque saltimbanque, sont de la figuration. Voilà du moins qui est oriental, si la musique ne l'est guère. Le vieux Broche est venu assister aux répétitions; et l'élève, jadis battu mais reconnaissant, fait place sur la scène à son maître, empressé à demander son avis et recueillir ses éloges. La bonne grâce et l'amabilité seront toujours de cet homme exquis, naguère le petit Boiel, déjà presque l'illustre Boieldieu.

Sa verve créatrice se dépense sans trêve. Quelle fête que cette rapide et souriante floraison ! Souriante, disons-nous, bien que la prétention excessive et un peu naïve soit d'aborder le drame.

Beniowski ou les exilés du Kamtschatka est du 8 juin 1800, mais la conception première remontait à des jours plus sombres. L'auteur des paroles, Alexandre Duval, dès lors en possession d'une assez brillante notoriété, lui-

même nous raconte la nuit que devait hanter le rêve naissant de *Beniowski*.

La date et le décor sont de 1794, en pleine Terreur. Alexandre Duval fréquente chez Talma dès lors habitant cette rue Chantereine qui, de la présence glorieuse de Bonaparte, prendra bientôt le nom de rue de la Victoire. L'acteur, le batailleur, deux illustres conquérants, se doivent succéder en la même maison.

Talma certes a donné à la Révolution des gages d'adhésion et de dévouement ; mais la tyrannie, qui est d'un peuple, est plus exigeante et plus ombrageuse que la tyrannie des plus cruels tyrans. Talma est dépassé ; il sent qu'il va devenir suspect. « Un soir, raconte Duval, après avoir joué la tragédie, il me parut plus sombre qu'à l'ordinaire. Je lui demandai le sujet de sa tristesse. Il me dit qu'il ne pouvait se rendre compte de ses pressentiments, mais qu'il craignait d'être arrêté au premier moment, et que ce n'était qu'en tremblant qu'il rentrait chez lui... Le voyant dans ce trouble, qu'il ne pouvait vaincre, je lui proposai d'aller souper chez lui et même d'y passer la nuit... En soupant, et après quelques verres de vin, nous finîmes par éloigner tout à fait nos trop justes inquiétudes... Mais quand je fus retiré dans ma chambre, ou plutôt dans sa bibliothèque, je me mis à réfléchir sur la position dangereuse dans laquelle il se trouvait... Pour comble de contrariété, un maudit gros chien, gardien de la maison, par ses aboiements furieux, me faisait craindre de voir entrer à chaque instant la force armée... Ne pouvant espérer de

trouver le sommeil, je saisis le premier livre qui me tomba sous la main, et le hasard me fit tomber sur *les mémoires de Beniowski.* Je lus et, malgré mes frayeurs, je me trouvai la tête assez libre pour faire le plan d'un opéra que le public a accueilli avec bienveillance, sans savoir seulement que ce malheureux enfant était né au milieu des craintes et des alarmes. »

Le mot de bienveillance est trop modeste. *Beniowski* est salué d'un grand succès. L'ingrate *Aphanasie* est acclamée. Sans doute la mise en scène, telle que les coulisses de Feydeau n'en connaissaient guère, avec une chasse à l'ours qui du moins est annoncée — l'ours reste à la cantonade —, avec les évolutions de soldats, presque une bataille, presque un assaut, et l'embrasement du fort du Kamtschatka, étonne et amuse l'assistance. L'ouverture cependant, sans l'étalage de tout ce spectacle, s'est imposée si bien qu'elle demeurera quelque temps entre les ouvertures les plus célèbres et les plus applaudies.

On sait que dès lors l'ouverture est jalousement espérée, attendue, qu'elle peut décider du sort d'un ouvrage, que parfois elle restera l'unique épave, encore acceptée, après quelque naufrage lamentable. Ce n'est que de nos jours, qu'a disparu cette sorte de préface qui préludait à l'ouvrage.

Le morceau le plus fameux qui recommande encore *Beniowski,* est un chœur de conjurés dans une caverne. Au milieu des menaces et des cris de vengeance, l'apparition redoutée, d'un officier est signalée, et cela motive

un revirement : une accalmie craintive, comme on le verra plus tard dans le grand ensemble des pêcheurs, eux aussi révoltés, dont s'environne *la Muette de Portici*. Nous n'irons pas jusqu'à dire, après Grétry, qu'une telle page est d'inspiration divine ; du moins faut-il reconnaître que cela dépasse tout ce que Boieldieu avait écrit. Une corde nouvelle s'est attachée à sa lyre, et qui sonne plus fort qu'on ne pouvait encore l'espérer.

Mais voici venir *Le calife de Bagdad*, le 16 décembre 1800, quelques jours après *Beniowski*. Ce n'est qu'un seul acte, après les trois actes sibériens de *Beniowski*. Observons en passant que Boieldieu dépayse et promène volontiers sa muse au hasard de tous les caprices. Il était naguère en Suisse, le voilà au Kamtschatka, après avoir promené avec Zoraïme sa verve et ses chameaux en l'Orient classique. En ce même Orient le voilà revenu. La musique toutefois en elle-même ne se dépayse guère. C'est beaucoup plus tard que le jeune maître connaîtra quelques scrupules de véracité dans les choses environnantes et dans ce que nous avons appelé la couleur locale. Boieldieu n'est pas un paysagiste ; ce n'est qu'un musicien et un Français, comme pas un autre fidèle et bon fils de notre France très aimée. Son calife est donc aussi peu de Bagdad qu'il se pourrait imaginer. Félicien David et son *Désert* sont encore perdus au mirage d'un lointain avenir. Boieldieu ne nous donne que des Bédouins et des Turcs de mascarade : et cela fait songer au sultan et aux *trois sultanes* du badin Favart.

« C'est ici le séjour des grâces !... » Ce chœur gazouil-

lant sur des lèvres féminines donne, en quelque sorte, le ton de l'ouvrage tout entier. Au reste, l'héroïne subtile et railleuse comme une soubrette de comédie, la suivante Kérie, devrait échanger ce nom étrange, pour s'appeler Lucette ou Ninette, lorsqu'elle jette, à la face du sultan, les vocalises, les badinages railleurs du grand air : « de tous les pays pour vous plaire... » Tour à tour elle soupire une valse Allemande, égrène un boléro Espagnol, cadence une Polonaise et même évoque la lointaine Ecosse où sommeille encore le fantôme de la *Dame Blanche*. Le morceau est brillant et d'une verve plaisante et facile.

Les paroles sont de Daucourt-Saint-Just ; les créateurs sont l'ineffable Elleviou, Bertin, Mmes Gavaudan, Dugazon, Philis, celle-ci dans le rôle de Zétulhé. Tous ces noms s'imposent encore à notre souvenir. Les talents, dès lors les plus aimés, sont donc associés à cet avènement d'un calife qui, pour ne régner qu'au petit royaume de Feydeau, n'en est pas moins longtemps un souverain salué d'inlassables acclamations. Sept cents représentations consécutives ne peuvent épuiser le succès entre tous étourdissant. Si nous reportons nos souvenirs par de là trente ou quarante ans environ, nous revoyons, là même où fleurit le joyeux théâtre des Nouveautés, un théâtre plus discret et plus petit qui, sous la direction d'un évocateur obligeant et pieux, Martinet, rend aux feux de la rampe, de mignons opéras dès lors un peu surannés. Là encore fut applaudi, sous son turban de carnaval, le si aimé *Calife* d'autrefois.

« N'es-tu pas honteux d'avoir de si beaux succès et de faire si peu pour le mériter? » Telle est la boutade plutôt désobligeante dont Cherubini salue Boieldieu au jour même où Bagdad, de loin, et Paris, de près, acclament leur nouveau calife.

Cherubini est un ami, mais houleux et volontiers un censeur sévère. De ces deux hommes la rencontre première ne devait pas être toute gracieuse. Cherubini, dès lors presque quadragénaire, est en possession d'une estime profonde. Il régente, il pontifie, il rend des oracles. Boieldieu est venu les solliciter. C'est presque un enfant; mais l'enfance, l'innocence ne sont pas une recommandation, moins encore une excuse, auprès du maître. Il feuillette, il joue, ou plutôt dépèce la partition qui lui est soumise. « *Qué* qu'est ça? a-t-il grondé. *Oun out*! C'est faux. Et *qué* c'est ça? *Oun* ré ! C'est faux!... *Oun* mi ! C'est faux! *Azé entendou commé çà !* »

Et voilà comment Cherubini encourageait Boieldieu ; qu'est-ce donc qu'il faisait pour les autres ? Boieldieu devait enfin apprivoiser ce rude éducateur. La même tâche les réunit, lorsque le retentissement de quelque soudaine victoire, l'annonce d'un traité glorieux, exigent une soudaine consécration. Il faut se hâter en effet, car l'histoire même se hâte en ces temps de vertigineuse et journalière épopée. *Les méprises Espagnoles*, l'*Heureuse nouvelle* qui fait un écho fidèle à la proclamation du traité de Campo Formio, *La prisonnière*, une sorte de vaudeville représenté au théâtre Montansier qui dès lors fait sa partie en la fête tapageuse que mène ce lieu de

perdition dit le Palais-Royal, ces trois petits ouvrages, représentés de 1798 à 1799, rapprochent les noms de Cherubini et de Boieldieu.

Ces collaborations de divers musiciens dans un commun travail nous étonnent. Le passé ne les avait point connues; le présent où nous vivons, les ignore. Nous devons en rencontrer, au cours de cette histoire, des exemples nombreux et plus étranges encore.

Le Conservatoire vient d'être fondé et s'organise. Boieldieu compte entre les premiers professeurs. Il a l'âge à peine d'un élève; et le voilà faisant fonction de maître et d'éducateur. Lui-même — il en conviendrait, car nul homme ne fut jamais d'humeur plus docile et plus modeste — aurait encore besoin de leçons; et il en donne, il les prodigue. La jolie classe que c'était là, et féconde, et inspiratrice comme pas une autre! Le maître se met au piano. Il improvise, il compose, il associe ses élèves à ses efforts, même à ses doutes, ses inquiétudes. Il se corrige, il se repent, il s'applaudit devant eux; si bien que les élèves peuvent se croire quelque peu les auteurs de l'œuvre nouvelle ainsi épanouie comme en famille. Et tous sont jeunes, vibrants d'illusions gentilles ou superbes, frémissants d'espérances. Ils ont le même âge à peu près et des âmes fraternelles. Plutôt qu'une classe sévère, c'est une volière toute pleine de gazouillements d'oiseaux et d'une fête toute printanière.

Il nous plaît le répéter, jamais artiste créateur ne fut moins infatué de soi que Boieldieu. Il pense aisément,

clairement et, pour parodier un vers fameux de Boileau, les mots, ou plutôt les notes, lui viennent aisément. L'écriture même, alerte, légère, fine, précise, affirme cette lucidité de la pensée. Sur les portées et les lignes dont le papier est traversé, les notes sautillent ou se groupent, s'alignent, caquettent, ainsi que nous voyons, au bord de nos chemins, quand menacent les premières froidures de l'automne, sur la longue portée des fils du télégraphe, les hirondelles frileuses se grouper, toutes noires et blanches sous le ciel bleu, et converser, et se concerter, et caqueter, en lissant leurs plumes gentilles, ou déjà entr'ouvrant les ailes impatientes du prochain voyage. Boieldieu ne devait jamais se contenter aisément soi-même. Il est prompt à la révision. Ses manuscrits abondent en corrections, en changements. Les feuilles se chargent de *colettes*, de ces petits morceaux de papier que le maître appelait ainsi, parce qu'ils étaient collés sur le texte premier. Et souvent les colettes bouleversent et renouvellent tout un morceau, parfois une scène entière. Boileau se vantait, auprès de Louis Racine, d'avoir appris à son père le grand Racine, la science de faire difficilement des vers faciles ; ainsi Boieldieu apprenait, de son exemple, aux élèves, à connaître les scrupules ombrageux et même les repentirs peut-être douloureux. Mais non, le mot douloureux apparaît ici inopportun et excessif. A vingt ans, ou dans les alentours de cette saison bénie, connaît-on jamais les profondes douleurs ? Le remède n'est-il pas de l'aurore toute prochaine ?

Entre les collaborateurs sans cesse changeants de

Boieldieu, il en est un qui ne le fut qu'en passant, un jour, une heure à peine, mais qui dépasse tous les autres dans son haut mérite littéraire, c'est Népomucène Lemercier. Il fait représenter, le 21 mars 1799, sa comédie historique *Pinto*, et c'est à Boieldieu qu'il a demandé d'écrire la musique de la romance : « Un Portugais à l'âme fière. »

Ainsi, par grand hasard, Contat devait chanter ; et ce fut une inspiration de Boieldieu qui fit soupirer ces lèvres, accoutumées seulement au langage de la comédie.

Ma tante Aurore, ou *Le Roman interrompu*, est du 13 janvier 1803. Un Rouennais, Deslonchamps, en a écrit le poème. C'est une œuvre charmante et qui déjà confine au chef-d'œuvre, du moins dans un idéal de finesse et de légèreté où se complaît et s'achève ce que naguère encore on appelait la comédie à ariettes. Toutefois ces ariettes sont dès maitenant des airs, des morceaux d'ensemble, des pages de musique et des scènes de théâtre, qui sont du théâtre bien vivant et de la musique expressive et pittoresque. Et d'abord tout cela repose, ainsi qu'il convient, sur une pièce ingénieuse et amusante. Une petite comédie est là, groupant, tout alentour d'un personnage curieux et doucement ridicule, les personnages secondaires, non pas certes bien nouveaux, mais de rencontre joyeuse.

En sa version première, la pièce s'étend sur trois actes ; et cela devient excessif. La trame devait sembler un peu légère, en effet, pour un si vaste développement.

A l'apparition de la chère *Tante*, le troisième acte ayant, à grands coups de sifflets, été reconduit dans la coulisse, il ne devait plus en sortir. Et c'est la pièce ainsi allégée, réduite à deux actes, qui longuement devait faire les délices de Feydeau. Nous-même qui écrivons ces lignes, nous entendons encore, aux résonnances lointaines de nos souvenirs d'enfant, le bon grand-père fredonner ce refrain : « Non ! non ! ma nièce, vous n'aimez pas ! » Et c'était un retour de sa jeunesse qui chantait chez le vieillard, mettait un sourire à ses lèvres et dans sa voix gaiement chevrotante.

La tante Aurore, grande liseuse de romans, ne conçoit la vie et surtout l'amour que dans la surprise, voire même les douces épouvantes, des aventures les plus folles. Elle ne saurait concevoir que les cœurs se rencontrent et s'unissent de plain-pied avec la réalité prosaïque et vulgaire de tous les jours. Cependant il faut conquérir le consentement de la tante Aurore au mariage trop sage et trop simple que médite et rêve sa nièce, celle-ci aussi peu éprise de vicissitudes étranges que celle-là est férue de ses manies romanesques. Dès lors, l'amoureux, le jeune Valsain, et son inévitable valet, Frontin, incarné dans l'exquis Martin, imaginent une attaque de brigands, un combat, un enlèvement, maintes choses extravagantes, dont finalement s'extasie et s'attendrit la tante Aurore.

Un duo du maître et du valet : « Malgré de trop justes alarmes..... » badine en toute grâce, et sur les mots : « douce magie, des dieux chérie... » les voix s'entrela-

cent avec une parfaite aisance, dialoguent, se rejoignent, se confondent, s'unissent avec cette légèreté coutumière à bien des opéras comiques de ce temps, mais qui semble s'alléger et se réjouir mieux encore sous la main subtile et spirituelle de Boieldieu.

Le rondeau de la suivante Julie : « D'un peu d'étourderie... » est délicat et de raillerie toute plaisante. C'est du Marivaux en musique.

Puis viennent les couplets d'Aurore :

« Je ne vous vois jamais rêveuse ;
Vous faites vos quatre repas.
Non ! non ! ma nièce, vous n'aimez pas. »

Et quand la bonne tante s'étonne de trouver, dans le gros Georges, son voisin, un amoureux un peu brutal, mais sincère, c'est l'occasion d'un duo rapide, parfois syllabique et délicieusement dans le ton d'une fine comédie. « Quoi ! vous avez connu l'amour ! » en est le refrain et le thème dirigeant.

Frontin émerveille à son tour la tante au récit des exploits de son maître et des siens : « Nous suivions à cheval la lisière d'un bois. »

La gravité même en est d'une irrésistible bouffonnerie. Entre tous ces morceaux, qui après le repos des scènes parlées, incessamment reprennent le cours de ces douces et gentilles folies, s'il nous fallait cependant préciser nos préférences et plus encore hausser nos admirations, c'est le duo de Marton et de Frontin que nous saluerions par-dessus toutes choses. Frontin aime Marton,



LE THÉATRE FEYDEAU

(Réduction d'une image d'optique de 1796. Bibliothèque de l'Opéra.)

Marton aime Frontin; mais celui-là est rompu à toutes les ruses, voire même à quelques fourberies ; celle-ci ne craint pas l'espièglerie, mais elle n'est pas très sûre de son cher Frontin. Elle aime mieux ; et cette nuance, jusque dans ce badinage et cette idylle d'antichambre, est délicatement indiquée : « De toi, Frontin, je me méfie... » Frontin à son tour se méfie de Marton. Ils se connaissent trop bien. Ils s'attendrissent cependant ; et ce n'est plus de la raillerie, l'amour se lève en ces cœurs qui entremêlent leurs mystérieux échos. Cela devient très doux, caressant, d'une envolée un peu plus haute, car l'amour a des ailes ; et son délicieux privilège est de mettre un peu de ciel sur la terre, sans doute parce qu'il vient du ciel en son origine première et qu'il est impatient d'y remonter :

« Quoi ! l'or et les bijoux, ma chère,
Ne te séduiraient pas, dis-moi !.....
— A l'or, aux bijoux je prefère
Quelque chose encore, et c'est toi ! »

Sept ans à peine sont révolus depuis que Boieldieu a foulé le seuil de Paris, et déjà il est un maître, en ce Conservatoire naissant où il professe, mieux encore et plus bruyamment au théâtre qui l'adopte et le consacre. Il marche de pair avec les musiciens, si nombreux et quelques-uns si remarquables, qui dès lors sont la joie et la gloire de l'opéra comique Français. Il s'égale à Dalayrac, à Paer, Berton, Cherubini, du moins pour les succès obtenus, sinon pour la science et l'expérience,

à Méhul même, du moins au Méhul de l'*Irato*. *Joseph* ne s'est pas encore fait reconnaître de ses frères et connaître de Paris ; et Boieldieu monté de succès en succès, sans qu'un seul de ses ouvrages ait subi quelque mauvaise fortune, a vingt-sept ans à peine ! Ce sont là de ces choses qui semblent désormais invraisemblables et que l'on ne verra plus.

Ainsi tout lui sourit, tout lui fait cortège comme en un chemin fleuri et parfumé. Une femme charmante, du meilleur monde, éprise de musique, passionnément s'éprend du musicien. De cette liaison romanesque naquit une fille que Boieldieu reconnut. Charmante, elle aussi, elle épousait M. Aigoin en 1816 ; elle eut cinq fils. L'aîné vit encore, à 91 ans. Il est aimable comme son grand-père, poète, littérateur, grand amateur de musique. Cette liaison devait être troublée par Mlle Malfleuroy. Clotilde se fait épouser! Elle était connue à l'Opéra sous ce nom familier. C'est une danseuse, de son art et de son métier avouable, non pas de son unique métier. Quel réveil, et dès le lendemain! Dupe ridicule ou complice très vilain, le pauvre Boieldieu fatalement doit apparaître l'un ou l'autre. Il fuit. Il met entre sa femme, — elle le sera longtemps, le divorce n'ayant pu être obtenu — et lui, l'espace de l'Europe entière. Il se réfugie, il se sauve, comme affolé, aux limites dernières de ce qui dès lors était le monde à peu près civilisé. C'est son voyage de noces, mais dans la tristesse désolante de la noce bien regrettée, le voyage de noce sans la mariée.

Le mariage est du 19 mars 1802 ; l'arrivée de Boieldieu à Saint-Pétersbourg est d'avril 1803.

II

EN RUSSIE

Nous ne saurions dire quels ambassadeurs s'étaient prodigués en ces négociations, toutefois nous sommes informés qu'une convention, nous allions dire un traité, intervient d'une part, entre Boieldieu, et d'autre part, le tsar, empereur de toutes les Russies. Assurément c'est un peu moins solennel que l'entrevue de Tilsitt ou le congrès d'Erfurt, mais l'accord est plus solide ; et cette sorte d'alliance d'un autocrate et du père de la *Tante Aurore* témoigne quel pouvait être dès lors, par le monde, le crédit d'un musicien Français. Le musicien obtient le titre de maître de chapelle auprès de Sa Majesté, et ceci semble le réserver aux plus édifiants labeurs ; mais ce même musicien s'engage à écrire et faire représenter trois opéras nouveaux chaque année, et voilà qui devient beaucoup plus profane. Le tsar accepte, à son tour, des obligations non moins étroites, car il s'engage à mettre, à la disposition de Boieldieu, toutes les forces dramatiques de son empire. Ne semble-t-il pas que l'on traite de puissance à puissance ?

Rode et Lamarre, tous deux suppots du théâtre ou du diable — c'est à peu près la même chose — sont du

voyage. En cette aurore pour nous éblouissante du XIXe siècle la France ouvre magnifiquement ses frontières, du reste follement étendues, à d'abondantes émigrations. Inlassablement elle lance ses armées à travers l'Europe, ce qui est terrible ; elle fournit aussi l'Europe d'artistes délicieux ou superbes; ce qui est moins redoutable. La France épouvante et elle charme. Pour nous exprimer en langage du temps, elle mène le triomphe de César et le cortège des muses. Le théâtre de Saint-Pétersbourg est une colonie toute Française.

Le séjour de Boieldieu en Russie sera de huit années ; nous devrions dire son exil. L'accueil qui lui est fait est mieux que flatteur. Il ne semble pas que les hautes puissances contractantes se soient jamais repenties de leur accord et de leur rapprochement. Mais, hélas ! comme le disait Danton sollicité de chercher son salut dans la fuite, « on n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers. » Et la patrie, la France, est nécessaire à ce Français très Français que fut toujours Boieldieu. Il a emporté avec lui son talent, c'est beaucoup; sa jeunesse, il rayonne encore dans la joie des jours printaniers, mais que de choses familières sont demeurées derrière lui ! C'est affaire à un Beethoven — et encore — de s'isoler au foyer de son génie presque surhumain et de se suffire divinement à lui-même. Mais Boieldieu, serviable, sociable, aimable, ne pouvait être que dépaysé, diminué même, si loin des échos fidèles à sa voix et comme loin des bocages qui lui étaient délicieusement familiers. Le talent, ou le génie même, est un

reflet d'une lumière incessamment environnante et qui pénètre les yeux, les cœurs prédestinés à la recevoir, la concentrer et la renvoyer. Ainsi parfois dans une volière somptueuse qui cependant est un exil et une prison, nous enfermons de petits oiseaux venus de loin, de bien loin. Ils gazouillent, ils badinent, ils sont jolis et gais, du moins l'espace de quelques jours, puis ils s'attristent, ne chantent plus guère, dépérissent enfin. Ils n'ont plus ni le même plumage, ni le même ramage dont ils se paraient sous d'autres cieux. C'est que les cieux mêmes, par eux désertés, coloraient leur plumage et inspiraient leur ramage. Ainsi, en la lointaine Russie, Boieldieu ne décline pas, mais il ne monte pas. Il est stationnaire dans son talent. Il travaille beaucoup, mais sans grandir. Il se confirme lui-même; il ne s'est jamais dépassé. Aussi glisserons-nous assez rapidement sur les œuvres nombreuses, quelquefois très agréables, qui sont de ce séjour en Russie.

Aline, reine de Golconde, par Vialet et Favières, le 5 mars 1804, est le début de Boieldieu au théâtre de Saint-Pétersbourg. Il a laissé derrière lui à Paris, en son impatience de fuir, s'achever sans lui et sans lui obtenir un succès passager, *Le baiser et la quittance*, 18 juin 1803, un acte où se sont rencontrés les librettistes Picard, Dieulafoy, de Longchamp, et les musiciens Méhul, Kreutzer, Nicolo et Boieldieu. Du moins, il est de sa présence à l'avènement de cette *Reine de Golconde*, hélas! aussi dépaysée qu'il peut l'être lui-même, car l'œuvre est bien française dans son origine première,

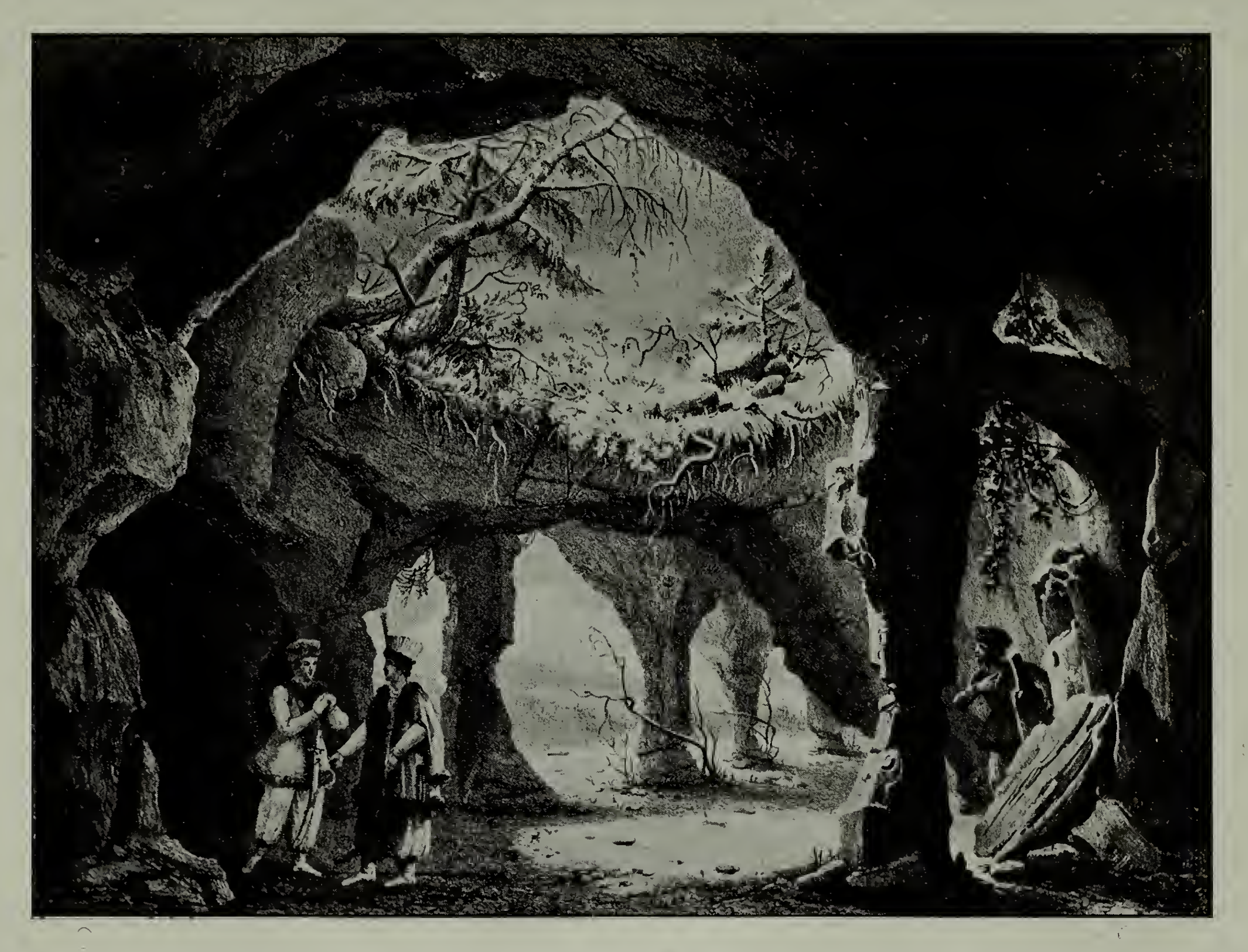
un petit conte de Boufflers, et dans l'adoption que le musicien Berton avait déjà consommée de ce sujet et de ce poème. Boieldieu refait donc ce que Berton avait fait. Voici déjà que surgit une complication que l'éloignement de Paris entraîne, non sans dommage. Les recruteurs du tsar ont pensé au musicien, aux chanteurs, aux danseurs, peut-être au machiniste et au souffleur. Ils ont oublié le poète, ce pauvre hère leur paraissant négligeable. Nous verrons que Boieldieu n'eut que trop d'occasions de le regretter.

Aline est donc une pièce orientale, mais du même Orient où s'encadre *Le calife de Bagdad*. L'ouvrage est dédié au tsar Alexandre Ier. C'est comme un tribut de bonne arrivée dont Boieldieu se hâte de s'acquitter. Mlle Philis dont plus tard Boieldieu épousera la sœur, une de ses interprètes les plus fidèles et les plus dévouées, lance une ronde : « Ranimons l'allégresse au bruit du tambourin ! » qui fait fureur. Les paroles même de l'air : « Des sérails, il est vrai, j'ai rompu la barrière... » suffisent à nous expliquer de quel Orient de paravent la *Reine de Golconde* nous apparaît environnée. Cependant il est égrené en semillantes vocalises :

« Semons de fleurs l'espace de la vie ! »

Et cela même suffira aux plaisirs de quelques instants.

En ses mémoires, Mme Vigée-Lebrun, elle aussi, mais pour des raisons plus tragiques encore, condamnée à déserter Paris et qui jusqu'en Russie avait exilé son



BENIOWSKI OU LES EXILÉS DU KAMTCHATKA, DÉCOR DU 1er ACTE
Théâtre Feydeau, 8 juin 1800.
(Dessin de Gué, lithographie de G. Engelmann. Bibliothèque de l'Opéra.)

joli talent de peintre, comme Boieldieu, quelques années à peine plus tard, devait exiler son beau talent de musicien, Mme Vigée-Lebrun nous dit : « La musique ici — en Russie — en faveur et à la mode, n'est que française. » Elle nous raconte que devant elle on joue l'ouverture d'*Iphigénie*, qu'elle voit monter et chanter dans les salons le *Souterrain* de Dalayrac. « La musique du peuple reste au peuple et cependant cette musique, ajoute-t-elle, est d'une originalité un peu barbare; mais les chants en sont mélancoliques et mélodieux. »

Il ne semble pas que Boieldieu ait pris souci de les écouter un seul instant. On attendait de lui, au reste, du Dalayrac confirmé ou perfectionné, rien de plus. Son entourage, nous l'avons dit, est tout français. Nous y trouvons bien quelques suisses de Genève, la famille Duval, le peintre Topffer, le père du voyageur si chéri des voyages en zigzag. La mode est aux choses de France. L'aristocratie est toute française, du moins dans ses apparences et son langage. Il faudra qu'un ukase suprême ordonne l'emploi unique de la langue russe aux réceptions impériales, pour que ces solennités ne soient pas une répétition et un écho des réceptions impériales des Tuileries ou de Saint-Cloud.

Après *Aline* se succèdent *Amour et Mystère*, paroles de Pain et Bouin, *Abderkhan*, paroles d'Andrieux, *Un tour de soubrette*, paroles de Pain, *La jeune femme colère*. Cette pièce, représentée le 18 avril 1805, à Saint-Pétersbourg au théâtre de l'Ermitage, arrivait de Paris et

devait y retourner, car le 12 octobre 1812 Paris devait la revoir et l'accueillir.

C'est d'abord une comédie en un acte d'Etienne et dont le succès à Paris a fait assez de bruit pour être entendu jusqu'en Russie. Etienne et Boieldieu vont donc collaborer, mais à distance, par lettres, et lorsque l'échange de deux lettres exige tout un mois révolu. On imagine dès lors comme il était facile de se concerter et de s'entendre. Aussi Claparède, un artiste du théâtre, un camarade de tous les jours, est lui aussi consulté, et intervient et arrange ou dérange, lorsque décidément il apparaît impossible de consulter et attendre le si lointain Etienne. L'œuvre est dédiée à l'impératrice Elisabeth Alexiewna. Les créateurs sont Mme Philis, M. et Mme Mées, MM. Claparède et Andrieux; celui-ci qu'il ne faut pas confondre avec l'académicien Andrieux

Télémaque, trois actes, paroles de Deroys, est écrit, répété et joué en l'espace de six semaines. L'ordre est venu de haut, de cette floraison hâtive. Il s'agit, en effet, d'une fête de cour ; et l'heureuse délivrance de la tsarine doit être, sans retard d'un jour, célébrée à grand fracas. Nous retrouverons bientôt Télémaque, non plus dans la neigeuse Russie qui devait le convoquer à ses fêtes le 16 décembre 1806, au risque de le geler cruellement, mais à Paris et sur les lèvres de *Jean de Paris* qui doit le dépouiller d'une grande partie de sa musique.

Enfin voici *Les voitures versées* où *Le séducteur en voyage*, le chef-d'œuvre de ces opéras que l'on peut dire franco-russes.

Un jour, en présence de Vedel, premier amoureux tragique au théâtre de Saint-Pétersbourg, dont nous aimons à évoquer le souvenir et invoquer le témoignage, directement recueilli par nous, Boieldieu se lamente : « Je ne sais que faire, dit-il. Je n'ai pas de pièce. » Par bonheur, viennent d'arriver de Paris, seul foyer réchauffant et créateur, quelques brochures de petites pièces nouvelles tout récemment parues. Vedel les a lues, et *Le séducteur en voyage* l'a séduit. C'est une pièce assez courte, mais que le théâtre du Vaudeville a récemment produite, en 1806, et que le public parisien a complaisamment accueillie. L'auteur est Emmanuel Dupaty, d'une famille de lettrés et d'artistes, Son père est l'auteur de Lettres sur l'Italie encore en pleine faveur, son frère est un statuaire réputé. Lui-même a été marin. Fait prisonnier en la bataille où devait sombrer glorieusement le *Vengeur*, il a connu les horreurs des pontons anglais. Maintenant sa destinée est moins tragique, car il écrit des vaudevilles et des comédies.

Les amis de Boieldieu, et Vedel tout le premier, s'acharnent à découper, en scènes d'opéra comique, le vaudeville que la Providence et la poste viennent de leur jeter en pâture. Cela se passe en 1808. Plus tard, l'œuvre rapportée à Paris, et dès lors représentée le 20 avril 1820, aura subi des changements nombreux et heureux, Dupaty étant lui-même intervenu. C'est merveille qu'après tant de vicissitudes et d'interventions diverses, la pièce ait encore figure de pièce et l'agrément d'une jolie comédie. Il en est ainsi cependant. La donnée

première est elle-même originale et plaisante. Un châtelain condamné, par ses intérêts de famille et de fortune, à vivre sur ses terres, ne rêve que de Paris et de tout ce qui est parisien. Bon gré, mal gré, Paris le visite, et cela presque journellement, car sur la route toute prochaine, qui est la route de Paris, l'ingénieux et perfide châtelain a soin que les ornières ne soient jamais comblées ; et les diligences, les *vélocipèdes*, les *jumelles* ainsi qu'elles sont nommées, ne manquent jamais, de leurs voitures versées, à verser les visiteurs les plus divers. L'accueil est empressé. Les voyageurs, d'abord gémissants, se résignent, se réjouissent, s'attardent, d'autant plus qu'auprès du châtelain sont de gentilles châtelaines. Ainsi sont nouées, et gentiment dénouées, de petites intrigues et des amourettes de hasard et de surprise galante. Au dire du châtelain, du reste, les voyageurs et voyageuses sont toujours charmants : « Apollon toujours préside, chante-t-il gaiement, au choix de mes voyageurs. » Un quatuor ouvre le premier acte. Il en est deux sans changement de décor. On lit la gazette en famille, et c'est de Paris dans un dialogue pimpant, bien chantant, que l'on devise, s'extasie, s'enivre. Un jeune parisien, le séducteur en voyage, est déjà dans le château, nous pourrions dire dans la bergerie, car c'est un loup dévorant qui se prépare à tout dévorer, autant du moins que l'on dévore avec Boieldieu ; et il semble bien que nous surprenions là un souvenir de *La petite ville*, la comédie fameuse de Picard. Florville dévaste donc tous les cœurs ; mais ce conquérant

sera conquis, joué, humilié même un peu, par une veuve coquette et malicieuse qui rendra l'un à l'autre les amoureux un instant désunis, et renverra enfin à sa chaise de poste, celui qui menait le mieux la fête et qui fut cependant un trouble-fête. Mme de Melval est une providence, le sourire aux lèvres. « Essayons, s'il se peut, de parler son langage ! », dit-elle en parodiant gaiement les dires et les manœuvres d'un petit maître. Le morceau est brillant et d'une verve exquise.

Voici que la diligence a ramené et jette au château son tribut quotidien de voyageurs éplorés. C'est une entrée bouffonne de visages furieux, de grises mines, de cartons défoncés, de chapeaux en détresse. Celle-ci a perdu ses malles, cet autre, un chanteur, a perdu son... *sol*, qu'un haut-bois ou un piston lui renvoie du fond de l'orchestre. Une vieille fille est du naufrage, elle aussi, comme la tante fameuse, nommée Aurore. Vieille, disons-nous, elle ne le serait plus aujourd'hui. Elle a quarante ans, quarante-cinq ans au plus, nous dit-elle en des couplets légers ; et de cela elle se lamente : « Je sais qu'à vingt ans, on trouve des amants, on en trouve sans peine. Mais à quarante ans... » Eh bien ! de nos jours, cette pauvre Aurore ne gémirait plus de la sorte. Maintenant les amoureuses quadragénaires semblent encore toutes printanières. Il est curieux de voir comme nous avons vieilli l'amour et les amoureux. Ils n'en sont pas plus jolis, au contraire. Le duo de soprano et et de basse établi sur le thème : *Au clair de la lune*, et qui débute largement, lentement, sur ces paroles italiennes :

« *O lieto momento, bel premio d'amor !* » est un chef-d'œuvre d'élégance, de brillante gaieté, de fantaisie piquante. Sur le thème vulgaire, les variations se déroulent, s'entremêlent ainsi que des liserons fleuris et impertinents alentour de quelque vieux berceau fléchissant. Quel délice pour les voix elles-mêmes, si du moins elles sont de souplesse adroite et juvénile, à se laisser emporter en ce tourbillon d'un zéphir capricieux ! Ce sont là de ces choses, comme il en est tant chez Boieldieu, qu'il est aussi charmant de dire soi-même que de les écouter. Si ce duo est le suprême épanouissement entre tous les sourires qui sont de cette œuvre tout entière, l'inspiration facile n'y fléchit pas un seul moment. Que la scène est encore fine et amusante où l'oncle Dormeuil détaille à sa nièce les griseries capiteuses de Paris..! « Connais-tu le destin des dames de Paris? » Et la fillette se trouble et s'extasie : « Et je pourrai valser... ! » dit-elle émerveillée. Voilà un trait naïf qui est bien du temps. Valser, voilà donc ce que rêvait une jeune provinciale aux environs de 1808. La province, depuis Balzac et Flaubert, nourrit des rêves moins innocents. La pièce des *Voitures versées* est moderne et contemporaine de ses auteurs. Boieldieu ne se refusait pas, non plus que de nos jours Charpentier ou Bruneau, à mettre en musique les choses et les gens de son temps.

Le même jour à peu près qui ouvre, dans Saint-Pétersbourg, une carrière brillante aux *Voitures versées*, voit arriver, sur son char triomphal, cheminant à travers l'Europe qui l'acclame, *La Vestale* de Spontini. Le

Le privilège des Souverains a toujours été de féconder les arts en les protégeant. Leur Bienveillance en effet, est le véhicule du Talent, et forme la plus belle partie de la gloire. heureux déja de cette auguste influence, et encouragé par l'accueil qu'ont reçu en cette cour quelques-unes de mes Compositions, j'ose espérer que Votre Majesté Impériale ne rejettera pas l'hommage que j'ose lui présenter de ce nouvel ouvrage, et m'accordera la permission de le publier sous ses auspices. cette faveur de Votre Majesté Impériale, juge éclairée d'un art qui charme ses Loisirs deviendra, Madame, à mon égard la meilleure recommandation pour l'opinion publique, et le prix le plus flatteur de mon succès

Je suis avec le respect le plus profond

Madame

De Votre Majesté Impériale

409

le très humble et très soumis serviteur
A. Boieldieu.

St petersbourg
20 avril 1805.

DÉDICACE AUTOGRAPHE DE BOIELDIEU A LA TSARINE ELISABETH ALEXIEWNA
(Collection Charles Malherbe.)

tsar s'empresse toujours à recevoir, en son théâtre impérial, ce que l'autre empereur lui-même vient d'accueillir et de consacrer. Ce n'est guère qu'en ces choses profanes qu'ils sont pleinement d'accord. Boieldieu s'intéresse d'autant plus à cette œuvre nouvelle et déjà furieusement applaudie, qu'elle lui fut tout d'abord destinée. Le poète de Jouy, paraît-il, avait conçu, espéré ces fiançailles étranges et, semble-t-il, assez mal assorties, du chantre de la *reine de Golconde* et d'une vierge romaine. Boieldieu, par bonheur, s'était récusé; et certes de Jouy n'eut pas lieu de le regretter. On ne voit pas Boieldieu, si brillantes que fussent les souplesses de son beau talent, traduisant en musique les tragiques férocités de la Rome des consuls. « Les passions exaspérées ne sont pas mon affaire, avouait Grétry. » Et Boieldieu pouvait sans honte tenir le même langage. Cependant, il veut connaître l'œuvre de Spontini. Avant même que ne soient distribuées les parties aux artistes qui les chantent, il emporte chez lui l'énorme ballot. Nous tenons ces détails de l'acteur Vedel, témoin et rapporteur de tout ceci. Toute la nuit Boieldieu chante, et *La Vestale* tempête sur le piano. « Je n'y comprends rien, déclare Boieldieu le lendemain à Vedel qui lui demande son appréciation. Mon chat n'écrirait pas de la musique comme cela. » Ainsi à Paris déjà, avant de se révéler dans la splendeur et le fracas de la représentation publique, *La Vestale* s'était vue condamnée de ceux-là qui se croyaient connaisseurs. « Nous l'enterrerons si bien ce soir, disaient les musiciens de l'orchestre, qu'elle

n'en reviendra pas. » Et en Russie comme en France, la victoire n'était pas un instant douteuse, lorsque l'œuvre apparaissait enfin dans la réalité vivante et saisissante de la scène, dans l'illusion souveraine du théâtre. Et dès le lendemain, Boieldieu se déjugeait volontiers et se ralliait à l'admiration tapageuse de tous.

Une fois Boieldieu, en toute sa carrière de théâtre, devait se hausser à la tragédie, dans l'attirance, il est vrai, et sous la conduite d'un collaborateur plus illustre que pas un autre. Pour Saint-Pétersbourg, il enveloppe de musique les chœurs d'*Athalie;* et l'accueil est si flatteur, si bruyant, que Racine en paraît diminué, que du moins Georges, princesse impérieuse et jalouse, se refuse désormais à jouer une pièce où les vers sont moins acclamés dans sa bouche, que sur les lèvres et dans la promiscuité de vulgaires choristes.

Le séjour de Boieldieu en Russie s'étend de 1803 à 1811. En ces années tragiques, les deux empereurs de France et de Russie sont en rivalité constante, aux prises le plus souvent. La guerre fait rage. C'est Austerlitz, où périt une armée entière ; c'est le lugubre et sanglant Eylau; c'est Friedland, qui amène Napoléon au seuil de la sainte Russie. Et cependant, à ces vacarmes atroces, les ariettes, les fredons, les badinages d'un gentil musicien français font écho et comme vis-à-vis. Quel singulier contraste et quel rapprochement! Une trêve aimable est consentie à nos artistes de France, sans défense là-bas que leur talent, sans armes que leurs sourires et leurs chansonnettes. La Russie saigne et la Russie

applaudit. Un tel dédoublement de la pensée et des cœurs ne se renouvellerait plus de nos jours. Une sorte de courtoisie chevaleresque s'impose alors aux plus terribles batailleurs. Ce n'est plus la guerre en dentelle ; c'est encore la guerre en belles plumes, en beaux panaches ; et l'on se fait une loi de remettre des gants et de serrer les mains hier encore sanglantes, après s'être exterminé.

Boieldieu, toutefois, devait quitter la Russie avant l'étreinte suprême des deux colosses ennemis. Il en rapportait les félicitations de tous, un ample bagage de musique qu'il s'agissait désormais de faire accepter de la France, — il y fallut quelque révision et bien des retouches — des dessins, des peintures, car aux longues heures de loisir qu'entraîne un exil, serait-il flatteur et doré, Boieldieu maintes fois s'était diverti et amusé au jeu du crayon et même du pinceau. Il dessinait, peignait, non sans agrément. Cet homme eut toujours, et en toutes choses, comme des caresses et du sourire au bout des doigts.

L'empereur Alexandre a fait présent d'argenterie, aussi d'un magnifique nécessaire de toilette qui, dans une boîte unique, enchâsse tout ce qui, en brosses, en flacons en mille bibelots compliqués et subtils, peut servir à la toilette d'un séducteur en voyage. C'est encore, semble-t-il, un souvenir d'un ouvrage applaudi. Un cadeau devait sembler plus précieux que pas un autre. C'est une montre d'or assez simple, mais de souvenir épique et dont l'histoire a pu écouter, dans une heure prédestinée, le mystérieux battement. C'est le

jour d'Austerlitz. Napoléon, dépourvu de montre, ou peu confiant dans la sienne, emprunte et prend celle de l'un de ses généraux. Il la regarde, l'écoute, attentif plutôt qu'anxieux, il en suit les aiguilles lentes : « Encore tant de minutes, dit-il, et cette belle armée — il désignait, d'un regard qui commande à la fortune, l'armée russe — et cette belle armée est à nous. » Il en fut ainsi. A l'instant prévu et voulu, l'entrée en scène de quelques renforts décidait le sort du monde ; et la si belle armée n'était plus. Cette montre, des mains de Caulaincourt, duc de Vicence et ambassadeur à Saint-Pétersbourg, devait passer en présent aux mains plus innocentes de Boieldieu. Jamais il ne devait la quitter. Elle compta les heures de sa vie, scandant sa pensée, jalonnant ses étapes et ses beaux labeurs. A l'instant où il mourait, comme si elle n'avait plus rien à faire, elle qui avait marqué une victoire immense, et suivi ou annoncé plus tard des triomphes si gentils, elle se taisait ; et le ressort, nous pourrions dire l'âme, en était brisée. Depuis lors, nulle main indiscrète n'a rendu le mouvement à cette aiguille que l'impatience terrible de Napoléon avait sans doute gourmandée, que les yeux amis de Boieldieu avaient plus doucement suivie. L'aiguille est demeurée à la place même où la trouvait une nuit de mort, ainsi attestant le terme d'une destinée longtemps charmante et immobilisant sa minute dernière.

La dame invisible, paroles peut-être de Daudet et Randon — ces collaborations improvisées et de hasard sont malaisées quelquefois à établir — a suivi les *Voi-*

tures versées. Enfin *Rien de trop* ou *les deux paravents*, primitivement aussi un vaudeville de Joseph Pain, est le dernier ouvrage représenté en Russie.

« Je vais partir, ne vous déplaise... »

telles sont les paroles directrices d'un trio de *La jeune femme colère;* et peut-être Boieldieu, les fredonnait-il lorsque, devant sa chaise de poste, claquaient les joyeux coups de fouet qui lui disaient déjà le retour prochain et la France enfin retrouvée.

III

DE JEAN DE PARIS A LA DAME BLANCHE. L'APOGÉE.

« Ah ! quel plaisir de se revoir
Après les jours d'absence... ! »

Ces paroles d'une romance à la mode vers le temps que nous évoquons, auraient pu voltiger aux lèvres de Boieldieu comme à travers l'universel tumulte de Paris. Sans aucun doute, on est heureux de se revoir. Paris devait manquer à Boieldieu, et quelque peu Boieldieu manquait à Paris. C'est le retour de l'enfant prodigue, et la maison est en liesse. L'enfant ne revient pas déconfit et dépourvu. Il revient chargé d'un joli bagage d'œuvres heureuses, sinon éblouissantes, et qu'il se hâte à nous faire adopter. Son absence n'a pas été l'oubli; ce-

pendant, si la place n'a pas été tout à fait prise et usurpée qu'il avait laissée derrière lui, l'opéra comique français et parisien n'a pas chômé, si abondante et si facile est l'inspiration des gentils musiciens, dès lors nos amuseurs attitrés. Entre eux il en est un, quelque peu redoutable, Nicolo. Il a grandi en l'absence de Boieldieu. Ses *Rendez-vous bourgeois*, éclat de rire joyeusement lancé en 1807, demeurent aujourd'hui le seul ouvrage de musique théâtrale de ce temps qui soit toujours en possession de l'affiche. Nicolo n'aime pas Boieldieu, qu'il pressent lui réserver une concurrence victorieuse. Boieldieu ne témoigne, au contraire, à Nicolo aucun éloignement. Jamais un grain de haine ne put germer en cette nature tendre et volontiers aimante. La rivalité existe cependant. Nicolo a dû se promettre une flatteuse prépondérance. Il lui faudra y renoncer.

Les acteurs mêmes, les actrices surtout, plus passionnées, plus bruyantes, accentuent et proclament cette petite guerre de coulisses. M[me] Duret Saint-Aubin tient pour Nicolo; M[lle] Régnault ne jure que par Boieldieu. Mais les œuvres vont décider de la suprématie. Presque au lendemain de son arrivée, Boieldieu fait représenter *Rien de trop* ou *les deux paravents*, cette œuvre dernière dont la Russie a reçu la primeur. Il est inquiet, angoissé comme jamais, lui qui ne peut traverser les épreuves des études dernières et l'incertitude d'une première représentation, sans trouble et terrassantes émotions, la satisfaction et la complaisante fatuité pleine de soi ne l'ayant jamais soutenu ou aveu-

glé. Il sait bien que pendant de longues années il a perdu le contact direct avec le public parisien, si vibrant, si capricieux, parfois de si bon conseil. Mais la réussite est complète, et c'est d'une véritable joie que le maître, écrivant à sa fidèle interprète Philis attardée encore en Russie, raconte ce triomphe et cette rentrée au domaine redevenu plus que jamais le sien.

Il se retrouve donc, il a confiance, il travaille, et à ce Paris qui mérite mieux qu'une œuvre légère rapportée d'un lointain voyage, il offre, le 4 avril 1812, suprême réconciliation, une œuvre plus complète et plus heureuse, *Jean de Paris*, paroles de Saint-Just. Les créateurs sont M[mes] Gavaudan, Régnault, Saint-Aubin. Le sénéchal emprunte la voix dès lors célèbre de par son étendue — trois octaves complets — et de par sa souplesse, du fameux Martin. Jean de Paris, c'est Elleviou qui, pour la dernière fois, assume la tâche d'incarner un personnage nouveau. Ce que l'on a nommé le style troubadour, qui plutôt fut une mode ou une manie, fleurit de toutes parts aux deux actes de *Jean de Paris*, nous allions dire y sévit. Il n'est question que de princesses, de chevaliers et de troubadours. Ce moyen âge, tout de convention et un peu trop naïf, encadre une intrigue assez vulgaire. Le dauphin de France, promis à la princesse de Navarre, veut la connaître mieux que par le dire de ses ambassadeurs. Il ambitionne aussi de se faire aimer sous les apparences modestes d'un bourgeois de Paris, qui cependant mène grand tapage et grand train. « De Monsieur Jean, que le festin s'apprête...! » cela est

chanté. Puis vient la romance du troubadour : « Fier de son doux servage. » Enfin, dans ce petit coup de clairon de chevalerie galante : « Je suis Français, j'ai pour devise tout à l'amour, tout à l'honneur ! » ne surprenons-nous pas comme une résonnance première de la fanfare éclatante que vingt ans plus tard lancera *Robert le diable :* « Des chevaliers de ma patrie, l'honneur fut toujours le soutien ? » Toutefois, en cette œuvre brillante, l'air du Sénéchal : « Qu'à mes ordres ici tout le monde se rende ! » s'impose si bien, qu'après tout un siècle bientôt écoulé, il émerge de ce recul déjà lointain. C'est d'une verve suprême, d'une bouffonnerie énorme. en quelque sorte ventripotente, et que l'on imagine aisément, remplissant d'une joie plantureuse et saine, tout un théâtre.

Le succès de *Jean de Paris* a bientôt fait de retentir par delà l'étroite enceinte de Feydeau. Quelques villes de province s'empressent à monter l'ouvrage, et l'une d'elles est honorée de la présence du maître. Le voilà au pupitre, présidant, conduisant l'orchestre ; et le directeur se tient blotti auprès de lui.

La partition prévoit et commande une entrée de trompettes ; cependant, au signal qui leur est donné, les trompettes font silence. Boieldieu un moment s'arrête et, désignant au directeur les trompettistes qui ont mimé leur tapage, il va se plaindre, lorsque le directeur, à voix basse, lui dit : « Ce sont deux figurants que j'ai mis à la partie de trompettes, les musiciens m'ayant manqué ce soir. Mais le public voyant des trompettes, ne

se plaindra pas. Il croira même les entendre. — Ah ! c'est différent. Continuons ! » Ainsi Boieldieu, de bonne grâce, acceptait même de se voir jouer en silence. On ne fut jamais plus conciliant.

Le nouveau seigneur de village, un acte, paroles de Creuzé de Lesser et Favières, réjouit, le 29 juin, la sombre année de 1813. L'œuvre nouvelle renchérit sur *Jean de Paris*, et le dépasse. Cette fois le musicien a trouvé une digne collaboration et l'appui d'une pièce charmante. A la condition d'accompagner de la qualification de petit, le grand mot de chef-d'œuvre, et de l'enfermer dans les sentiers discrets qui sont de la familiarité constante de Boieldieu, ce mot de chef-d'œuvre semblera ici pleinement justifié. Creuzé de Lesser cumule les devoirs, l'autorité d'un haut fonctionnaire de l'empire, et la bonne grâce, l'esprit d'un littérateur délicat, volontiers badin. Il a paraphrasé en vers légers le célèbre poème italien de Tassoni, *La Secchia rapita* ; il a signé, avec le musicien Gaveaux, la désopilante bouffonnerie de *Monsieur des Chalumeaux*. Dans *Le nouveau seigneur de village*, peut-être s'est-il vaguement souvenu de la comédie de Lesage : *Crispin rival de son maître* ; il a fait cependant œuvre personnelle ; et les scènes, les vers, appellent comme d'eux-mêmes les heureuses fiançailles et l'alliance de la musique. La pièce est dédiée à Martin, créateur du valet un instant passé seigneur et maître. Les autres créateurs sont Huet, Saint-Aubin, Ponchard et Mlle Régnault.

« Un seul jour je serai maître.....

Est-il chanté dans un morceau brillant et de verve exquise. Ce nouveau seigneur devait avoir, en heureuse fortune, plus d'un jour dans les acclamations du théâtre. Que tout cela est joli, facile et d'allure rapide ! Quelle aisance ! C'est la comédie du vieux répertoire en toutes ses grâces spirituelles et fines.

Le bailli solennel et gourmé se récite le compliment qui doit saluer la prochaine arrivée du seigneur attendu, pendant que les amoureux lui parlent, le supplient, et qu'il n'entend rien que sa laborieuse et burlesque faconde. Puis le valet goûte, apprécie, juge la vieille bouteille dont Blaise le régale, croyant s'assurer ainsi la haute bienveillance du maître ; et la bouteille se vide, sur cette affirmation suprême que « c'était bien du chambertin. » Cette verve comique n'a pas de répit ni de défaillance. Et jamais ne perce nulle trace de grossièreté ni de vulgarité. C'est courtois, c'est un peu fou, c'est de bonne compagnie toujours. Sans doute la coupe des morceaux est connue et se répète quelque peu, avec quelle aisance et quel agrément ! C'est encore un duo que la scène où le bailli consulte l'homme d'affaires qu'il ne sait pas être le seigneur attendu en personne. « Ainsi qu'Alexandre le Grand..... » en est le burlesque refrain. Que dire des couplets : « Vous avez des droits superbes comme seigneur de ce canton..... », plus encore de ce duo malicieux et railleur où la fillette implore le valet quelle croit seigneur du village, le tenant à quelque distance sur ces mots : « si vous restez à cette place..... », car il est entreprenant, le faquin ! où le valet à son tour

répète : « vous n'êtes plus à votre place... », lorsque la fillette s'est rapprochée de lui et s'excuse en soupirant : « C'est que vous me parlez de Colin ! » que dire de ces choses aimables, inoubliables en leurs gentillesses inlassées, sinon qu'une petite fleurette de France les pénètre, les parfume, ne serait-ce qu'en souvenir, et que c'est encore charmant de la respirer ?

Voici venir 1814 ; c'est la défaite, l'invasion, l'effondrement.

Le gouvernement veut secouer les défaillances grandissantes ; et pour sonner le rappel, voilà que sont convoqués *Bayard*, du moins dans son héroïque souvenir, les poètes Chazet et Dupaty, les compositeurs Cherubini, Catel, Nicolo, Boieldieu. Tout cela, dans cette pièce de triste actualité, *Bayard à Mézières*, éveille moins d'écho que naguère n'en aurait éveillé une strophe ailée de la *Marseillaise*. On est las ; et l'invasion va profaner Paris. C'est affreux, il nous semble ; et cependant si le malencontreux *Bayard à Mézières* est du 12 février 1814, du 13 juin de cette même année 1814, est, en l'unique paternité de Boieldieu, *Angela*, un acte, paroles d'Epinay, que recommande un duo bruyamment applaudi. Cette Angela n'a rien de lamentable. Au reste les bataillons étrangers, qui défilent sur le pavé de Paris, ont peut-être, ceux-là du moins qui viennent de Russie, cadencé le pas sur la musique même de ce très peu batailleur Boieldieu. Lors de son séjour là-bas, des marches, des pas redoublés lui ont été commandés ; le tsar même, fredonnant ou sifflottant, parfois en indiquait le rythme premier. C'est

ainsi que notre cher musicien si Français entendit peut-être fouler le sol de sa chère France en la musique même qu'il avait écrite et enseignée.

Au reste Boieldieu et la Russie qui lui fut hospitalière, semblent avoir fraternisé jusqu'en ces jours sombres et meurtriers. En souvenir, dit-elle, du bon accueil que son très aimé musicien avait reçu à Saint-Pétersbourg, Mlle Régnault comble de politesses les soldats russes et gratifie de pain, de brioches aussi peut-être, les cosaques faméliques et de bel appétit. Ainsi Boieldieu devait être comme l'annonciateur et le négociateur premier de l'alliance franco-russe.

Nous avons dit la rivalité très vive de Nicolo et de Boieldieu. Cette rivalité est féconde. Celui-là qui déjà sent bien qu'il est serré de près par celui-ci, s'est efforcé, en quelque sorte, sur lui-même. Il écrit et produit sur le théâtre son chef-d'œuvre qui est du moins une œuvre très remarquable : *Joconde ou les coureurs d'aventures*, représenté le 28 février 1814. Quelle date! Quel rapprochement ici encore ! Que de coureurs et de bien autres aventures en trouvaient dès lors le terme sanglant ! Cette joie, ce libertinage galant, ces amourettes entremêlés follement; et l'ennemi aux portes de Paris! Mais aussi que de vitalité, que de ressort quand même en cette nation qui peut suffire à tant d'héroïsme et de malheurs, suffire à tant de fêtes et de gaîtés souriantes !

Boieldieu se prodigue sans reprendre haleine. Les trois actes de la *Fête du village voisin* sont du 18 juin 1816. A l'appel du nom des auteurs qui suit la chute du

rideau, le nom du pauvre poète Sewrin est sifflé ; le nom du musicien est applaudi. Cela est bien rigoureux, ceci toutefois est équitable. La pièce est assez banale, nous montrant des femmes coquettes et ennuyées, malicieuses cependant, qui font la partie de s'improviser filles de la campagne et de poursuivre, en la fête du prochain village, leurs intrigues galantes. Toutefois cette pièce n'est pas ennuyeuse. Au reste l'ennui est d'une rencontre rare en ces choses, même les moins heureuses et les plus frivoles. Nous avons la main plus lourde, que ce soit pour forcer le succès ou consommer la défaite.

Un bolero ouvre l'acte premier. Le trio où les trois femmes se concertent et se distribuent leurs rôles : « au lieu de marcher avec noblesse, un peu d'adresse, vous irez les yeux baissés, les bras pendants » dialogue habilement, raille à fleur de lèvres, et c'est très gentil. L'ouvrage demeura longtemps au répertoire. Un homme existe encore, un très grand artiste, qui le dernier, croyons-nous, à Paris du moins, devait incarner le personnage de Rémy. Faure soupirait la cavatine : « Simple, innocente et joliette, » et sa voix caressante et profonde ajoutait encore, s'il se peut, plus d'attrait, plus de grâce, à cette ravissante mélodie. C'est là une des fleurs les plus délicieuses, qui jamais se soient épanouies en ce jardin qu'est l'œuvre de Boieldieu.

Charles de France n'est qu'une pièce de circonstance écrite en collaboration avec d'autres, où le nom du jeune Hérold voisine avec le nom de Boieldieu. Celui-ci a fait place, au débutant encore ignoré, auprès de lui, et de

cela Hérold devait garder une inlassable reconnaissance. *Charles de France* est du 18 juin 1816.

L'année suivante, 1817, voit l'entrée de Boieldieu à l'Institut. Méhul, vient de mourir. Deux concurrents se disputent sa place, Nicolo et Boieldieu. Boieldieu l'emporte. Tel en est le dépit de Nicolo, qu'il en meurt, quelques mois après. Toutefois une existence furieusement dépensée dans le travail et dans le plaisir, avait déjà fait brèche en cette nature ardente et du reste brillamment douée.

Le petit chaperon rouge, trois actes, paroles de Théaulon, est représenté le 30 juin 1818, en plein été. Aujourd'hui pas un auteur en renom n'accepterait une pareille échéance; mais dès lors les Parisiens demeuraient plus longtemps à Paris, du moins dans son voisinage; et l'activité de la vie théâtrale ne se ralentissait jamais. L'œuvre nouvelle est une féerie. Un anneau qui fait aimer, s'y joue de tous les cœurs; et le chaperon naïf des contes de fées dont s'amusa notre enfance, y devient une sorte de bonnet magique qu'il faut bien se garder de jeter par-dessus les moulins. Le loup dévorant s'appelle Rodolphe, et c'est un seigneur redouté. La fillette qui va porter de la galette à sa mère-grand, devient une villageoise alerte et pimpante que la solitude d'une forêt enchantée laisse en grand péril de tous les égarements.

Quelques recherches de musique pittoresque et descriptive, préoccupation qui paraît bien nouvelle chez Boieldieu, traversent l'ouverture. On peut signaler de-ci



PONCHARD DANS LE RÔLE D'ALAIN DU PETIT CHAPERON ROUGE
(Dessin de Cœuré, gravure de Prud'hon.)

5

de là, comme de petites touches, nous allions dire, de peinture, qui soulignent la rencontre du loup dans le bois ; et c'est une gamme chromatique qui fait choir la bobinette à la porte du vieux logis.

Un trio ingénieux met, en présence et en galante conversation, le comte, Berthe et Rose d'Amour, l'ingénue coiffée d'un gentil chaperon, qui cependant ne tiendrait pas à coiffer sainte Catherine. Combien gracieuse est la mélodie dont s'enveloppent et se fleurissent ces vers :

« Qu'il serait doux d'être à mon âge
Conduite auprès de mon seigneur ! »

Un chœur de bûcherons ouvre l'acte de la forêt. Ce n'est ni brutal, ni farouche. Ces bûcherons-là ne sauraient s'attaquer cruellement aux vieux chênes centenaires. Tout au plus doivent-ils effleurer quelques branches légères ; et sans doute ils emportent du bois hospitalier, des bouquets plutôt que des fagots. Le loup guette la brebis. Rodolphe retient Nanette surprise en son chemin. « Restez, belle Nanette ! » Et elle reste, elle s'attarde, elle écoute. Ce n'est rien qu'un badinage, mais tout gentil, une griserie légère, plutôt qu'une ivresse redoutable. Ils sont jeunes tous deux, ce seigneur, cette fille champêtre, qui viennent de se rencontrer. Ils ne vont pas évoquer les grandes forces de la nature. Les vieux arbres leur sont complaisants et quelque peu conseillers des défaillances ou des audaces faciles, mais ces témoins ne sont pas des complices. Il suffit à ces

humains très humains, de parler, d'exhaler le langage de leur vingt ans. Ils sont très humblement, très simplement, de notre sang, de l'âge que nous avons eu; et pour ne pas être emportés en de furieuses exaltations qui nous dépassent, nous n'en sommes pas moins attendris et gentiment amusés à ces devis de fine tendresse et de courtoise galanterie. Ce duo est un vrai bijou de grâce et de gentillesse.

Dans le chœur dont s'accompagne et se berce un rêve mystérieux, nous pressentons déjà quelques murmures flottants qui reviendront plus éloquents alentour du joli fantôme de *La Dame blanche*.

Plus tard, Rose d'Amour, en un jeu d'adroite espièglerie, dépouille Rodolphe de son talisman et lui ravit l'anneau qui fait aimer. Là encore s'affirme l'un des plus admirables talents de Boieldieu, non pas son unique privilège, mais ce talent, cette science, qu'il poussait à la perfection, de traiter, de vivifier, d'emporter, d'une main merveilleusement experte, ces petites scènes qui sont d'abord de comédie et qui, bien loin de s'alourdir en la floraison des notes sur les paroles, empruntent à cette parure plus de finesse, plus d'esprit, plus de fantaisie encore, si bien que le musicien semble avoir ajouté des ailes et des sourires à toutes choses.

La partition du *Petit chaperon rouge* est dédiée au roi Louis XVIII.

Dès lors chaque ouvrage nouveau — et les ouvrages se suivent de près — grandit Boieldieu. 1819 cependant voit arriver à Paris un rival terrible comme pas un

autre. *Le barbier de Séville*, redevenu français — ce fut d'abord aux mains de Beaumarchais un véritable fils de France — lui a été un ambassadeur et un introducteur ; et bien que le succès ne se soit pas affirmé sans résistance dès le premier jour, Rossini ne tarde pas à s'imposer à tous. Pas un instant Boieldieu n'y contredit. Il se fait, en tout empressement, le héraut de cette gloire qu'il aurait pu trouver encombrante et fâcheuse. Dans sa classe même, devant ses élèves, il apporte ces partitions encore peu connues. Il les joue, il s'extasie, il les vante : « Mes enfants, dit-il, regardez ce prodigieux mérite ! Voici la meilleure leçon que je puisse vous donner. Il faut d'abord étudier les auteurs qui ont du chant, et certes ce n'est pas à celui-là qu'on reproche jamais d'en manquer. » Lesueur, volontiers grondeur, accusait cependant Rossini d'être un faiseur de contredanses, un inventeur de *turlututu*. Mais nous retrouverons en présence, à l'honneur de l'un comme de l'autre, Rossini et Boieldieu.

En 1821, *Blanche de Provence*, sur la scène de l'Opéra, célèbre le baptême du duc de Bordeaux, l'enfant du miracle, comme le proclame le monde des royalistes fidèles. Théaulon et de Rancé ont rimé les vers ; Berton, Cherubini, Paer, Kreutzer, Boieldieu enfin, se sont partagé la tâche hâtive de fêter l'entrée dans le monde d'un prince qui, dans tout le royaume promis, ne trouvera pas un coin de terre où dormir son dernier sommeil. Le roi — c'est Louis XVIII — veut en récompense décorer de sa main Boieldieu. Toutefois, il dit au nou-

veau chevalier, ajoutant ainsi plus de prix à la faveur accordée : « Ce n'est pas seulement pour ce que vous venez de faire, mais aussi pour tout ce que vous avez fait. » Boieldieu ne dépassera jamais ce premier grade en la légion fameuse. Dès lors une telle distinction n'était pas prodiguée.

Le 27 avril 1824, l'Odéon, naguère brûlé pour la seconde fois, mais reconstruit, proclame la prétention nouvelle d'accueillir les œuvres de théâtre dans leurs formes les plus diverses. *Trois genres* — c'est le titre donné à l'à-propos qui devient une sorte de manifeste — y seront cultivés et peut-être applaudis : la Comédie, la Tragédie, l'Opéra. Scribe, Pichald, Dupaty le disent; Auber, Boieldieu le chantent, ou du moins le font chanter. Et voici, associés pour une fois, et dans une œuvre commune, les deux maîtres les plus abondants de l'opéra-comique français. Cette conjonction de deux étoiles mérite d'être signalée. Le temps est à la chevalerie, aux paladins, du moins en paroles. Ces chevaliers en jolis panaches et qui chantent la romance, qui n'aspirent guère, toujours en paroles et en musique, qu'aux fêtes courtoises et aux brillants tournois, succèdent, dans leurs préférences, auprès des belles dames d'alors, aux grenadiers, aux carabiniers moins galants de Bonaparte. Boieldieu, dans les *Trois genres*, s'écrie : « La belle chose qu'un tournoi! » et cela, sans le changement d'une note, deviendra demain : « Ah! quel plaisir d'être soldat! »

1825 rayonne, comme pas une autre année, entre toutes ces années assez peu nombreuses que devait four-

nir sur cette terre Boieldieu. Cette année commence pour lui, le 10 juin, par *Pharamond* à l'Opéra ; et s'achève, le 10 décembre, par *La Dame blanche*, à l'Opéra-Comique. Les œuvres sont inégales ; et la dame le devait emporter, jusque dans une postérité lointaine, sur le roi.

Charles X s'est fait sacrer à Reims en grande pompe, Les théâtres, ainsi qu'il est dans leur devoir de bons courtisans, font écho fidèle à ce tapage. Rossini écrit le *Viaggio à Reims;* et c'est son début plutôt modeste sur la scène française. *Pharamond* est plus encombrant. L'ouvrage a trois actes et compte six auteurs. Au premier acte, le poète Ancelot est associé à Boieldieu. Au second acte, c'est le poète Guiraud, le chantre du *petit ramoneur*, qui traîne Berton à sa suite. Au troisième acte enfin, les fiançailles sont de Soumet et de Kreutzer. Tous ces noms sont honorables ou fameux.

Boieldieu est gratifié par le roi qui se déclare content, de deux grands vases de Sèvres où les profils, aussi ressemblants que pouvaient l'être en musique Pharamond et sa bande, reproduisent, en deux médaillons, les traits d'Orphée et d'Amphion.

Hâtons-nous vers une œuvre moins officielle. La dame d'Avenel depuis des années — 1818, dit-on — préoccupe, hante Boieldieu. Dans ce long espace ce n'est point qu'il ne lui ait fait, en sa pensée et ses amours, de nombreuses infidélités ; cependant c'est là comme une espérance mystérieuse, une cime suprême qui attire, fascine, inquiète, mais réjouit le maître. Il s'achemine, sous l'entassement des jours déjà révolus, vers la cin-

quantaine. Boieldieu, s'il n'est plus dans son printemps au compte des années, bénéficie, sans que ses forces créatrices aient fléchi, d'une expérience bien acquise. Il a pleinement la maîtrise de soi et de son art. *La dame d'Avenel*, tel fut d'abord le premier titre accepté. On y renonce; et sans doute, *La Dame blanche* est, dans son petit mystère galant, dans la résonnance même des mots, une trouvaille plus heureuse. L'œuvre ébauchée, longtemps reprise ou délaissée, tout à coup est réclamée presque impérieusement et en toute précipitation. L'Opéra-Comique vient d'accueillir, dans la personne de Guibert de Pixerécourt, le dramaturge inlassable et fameux, un directeur expert comme pas un autre dans les choses du théâtre et qui sait, en bon levrier de coulisses, dépister et poursuivre le succès presque certain. Il presse les auteurs, et dans l'espace de vingt-neuf jours, l'opéra nouveau est enfin écrit, appris, répété et représenté. Chacun devait y mettre du sien et s'y prodiguer. Le harpiste Labarre, grand voyageur, surtout dans les pays anglais, indique à Boieldieu quelques thèmes de provenance écossaise; et le maître a pu de loin s'en inspirer. Pour écrire l'ouverture, c'est toute une équipe d'élèves, nous pourrions dire d'ouvriers musiciens, qui est réquisitionnée; et Adolphe Adam est du nombre. Cette ouverture étant toutefois entièrement composée sur les motifs de l'ouvrage et comme donnant le résumé, la table thématique de l'œuvre, là, ainsi que partout, c'est l'âme même de Boieldieu qui se révèle et chante. Ces collaborations, hâtons-nous de le dire, ne



LA DAME BLANCHE, 1er ACTE
(Dessin de Gué, lithographie de G. Engelmann.)



LA DAME BLANCHE, 3e ACTE, SCÈNE DERNIÈRE
(Dessin de Tassaert, lithographie de Langlumé.)
Théâtre Feydeau, 10 décembre 1825.

sont que très humblement subordonnées et ne dépassent guère en importance le labeur d'un machiniste ou d'un copiste des parties d'orchestre.

L'anxiété est de règle à la veille de toutes les belles victoires du théâtre; et les mieux expérimentés, en toute franchise, se récusent dans la prévision du lendemain. « Où donc est la dame blanche? a demandé Boieldieu en l'une des dernières répétitions. — Ta dame blanche, lui est-il répondu, est en train de boire un bouillon. » A cette boutade Boieldieu fait piteuse grimace. Nous avons dit quelle était son émotion presque maladive en ces heures suprêmes des études décisives et de la bataille attendue.

La duchesse de Berry assiste à la première représentation. Son veuvage lui est léger, et son origine italienne la fait passionnée de musique. Le succès est immédiat, prodigieux; et le plus étonnant prodige est dans son énorme durée. Nous ne citerons, dans les dires de la presse, que ces lignes empruntées au journal *le Globe* : « Il n'est pas besoin d'entendre deux fois une telle musique pour la comprendre. C'est comme une eau limpide; on lit à travers. Il y avait longtemps que les voûtes de Feydeau n'avaient retenti d'une telle fanfare d'applaudissements ».

Dans cette œuvre, par une heureuse et rare fortune, tout se réunit, tout concourt à l'agrément de l'ouvrage, au plaisir de l'assistance : un peu de chevalerie, un grain de poésie, quelque mystère comme d'un roman d'Anne Radcliffe qui se ferait quelque peu attendri, un

peu de Walter Scott aussi, dès lors le romancier à la mode, enfin et surtout une abondance d'idées mélodiques où s'épand, comme jamais, ainsi que le disait le journaliste du *Globe*, le talent, devenu presque du génie, d'un aimable enchanteur qui de sa baguette magique fait tomber en se jouant les perles de sa pensée.

Nous sommes en Ecosse et « les montagnards sont réunis. » Un baptême prochain, chez le fermier Dikson, doit tout mettre en fête et en joie. Le parrain manque; et le couple Dikson se lamente, lorsque descend de la montagne, nous pourrions dire tombe du ciel, un jeune officier, gai, insouciant, heureux, comme le pourrait être un saint-cyrien inaugurant sa première épaulette. Il est fier d'être soldat et « de servir par sa vaillance et son prince et l'état ! » Le voilà qui aussitôt conquiert le mari, la femme, tous les anciens vassaux qui seront bientôt les siens, des seigneurs d'Avenel. Il nous conquiert aussi, de son alerte galanterie, de son étourderie même. « Quel joli rôle ! » nous disait naguère le ténor Clément, digne successeur d'Achard, voire même de l'exquis Roger qui devait dans ce rôle succéder au créateur Ponchard. Eh ! oui ! quel joli rôle ! facile à revêtir et à incarner, car ce rôle porte, soulève, entraîne son interprète, parce qu'il est vivant et qu'il a comme de lui-même le sourire aux lèvres et la joie dans les yeux. Que de jeunesse en tout cela ! Quelle bonne humeur ! Et tout, dans cette œuvre prédestinée, est joli de la sorte.

Georges d'Avenel qui lui-même s'ignore et ne se connaît de noblesse que son épée, est galant à miracle,

et s'offrant à jouer le personnage de parrain, il regrette de ne pouvoir, auprès de la fermière aussitôt séduite, « n'être que le parrain. »

La Dame blanche va faire son entrée, non pas encore en personne, mais dans une évocation tremblante, de loin, sur l'horizon, par de là ces vieilles tours qui apparaissent en sentinelle sur la montagne. C'est d'une habileté ingénieuse d'avoir ainsi retardé cette apparition. Pour avoir été attendue, vaguement annoncée, elle n'en sera que plus captivante. C'est une ballade qui nous dit cette histoire, en quelque sorte planant : « sur le beau domaine dont les créneaux touchent le ciel... » Et tous, jusqu'au dernier montagnard, jusqu'à ces campagnes mêmes qui leur sont familières, redisent : « La dame blanche vous regarde... » Le jeune officier écoute et raille. Ce n'est pas de son métier de croire aux fantômes. Cependant sur ces mots qui lui sont lentement redits :« elle nous regarde !... elle vous entend », lui-même, alors qu'il les répète, se trouble ; et du fond de son âme un murmure s'élève, un langage lointain balbutie qu'il ne saurait comprendre encore. Ces nuances délicates sont admirablement surprises et indiquées. Nous sommes environnés aussitôt de ce rêve, de ces espérances, de ce petit drame ; et nous vivons, en une irrésistible douceur, de la vie évoquée autour de nous et si bien chantante.

Un jeune officier, anglais dit-il, mais qui nous semble — et nous n'aurons garde assurément de nous en plaindre — français comme un conquérant parti sur les

traces de Bonaparte, manquerait à tous ses devoirs de garnison, s'il ne s'empressait à courtiser son hôtesse ; et voilà Georges qui badine avec la fermière Jenny. Ce fut d'abord Mme Boulanger. De compagnie on raille le mari poltron et qui toujours a peur, même aux bras de sa femme. « Auprès d'un brave militaire, non ! non ! plus de frayeur ! » Le fermier rentre à propos. Hélas ! il a comme un compte ouvert avec cette fantastique châtelaine du château d'Avenel qui jadis, par un prêt d'argent consenti en secret, l'a sauvé de la misère ; et voilà qu'un message, peut-être venu de l'enfer, convoque, en ce château d'Avenel, pour la prochaine nuit, ce fermier ou plutôt ce débiteur tremblant. « Je n'y puis rien comprendre », avoue Georges d'Avenel, intrigué comme jamais et qui s'offre complaisamment à prendre, en ce rendez-vous étrange, la place et le rôle du fermier défaillant. Ce trio est d'une conduite admirable. Un jour que le musicien Chabrier était allé à l'Opéra-Comique pour toute autre affaire qu'écouter *La Dame blanche*, il s'arrêtait dans la coulisse. On en était à ce trio, le final du premier acte, et oubliant ce qui l'amenait, il s'arrêtait, écoutait : « Et dire que j'ai dit du mal de cette *Dame blanche*, s'écriait-il. C'est délicieux. » Georges part « en galant paladin ! » La nuit est venue, l'orage gronde, oh ! pas trop fort ! C'est un orage aimable, un orage d'opéra-comique, assez orageux, pour que Dikson s'effare, pour que Jenny tremble un peu. Jamais rien n'est poussé à l'excès, à la violence. En vérité c'est reposant de se promener comme sur des sentiers bien

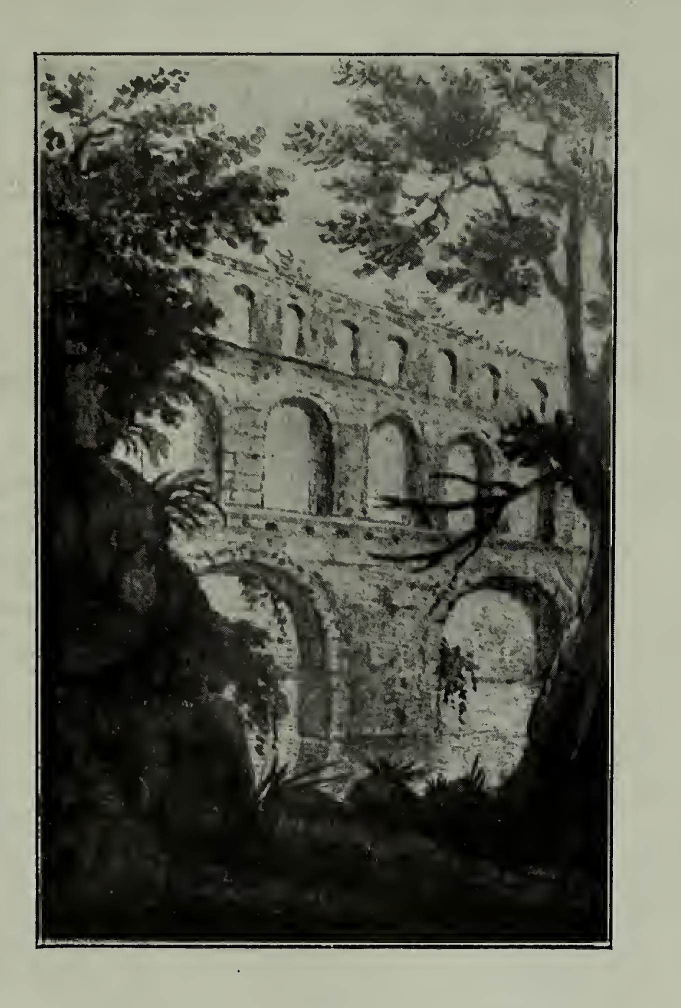
tracés et qui serpentent sans jamais se perdre, à mi-côte en des campagnes fleuries, sur des collines plutôt que sur des montagnes. Nulle crainte, jamais de vertige. La géographie nous assure que les montagnes d'Ecosse ne sont que d'une escalade facile et de peu d'instants; ainsi de cette musique légère, rapide qui les enveloppe si bien, non pas de brouillard, ni de nuée soudaine — il n'en est jamais — de clarté au contraire et d'une caresse très douce.

Le second acte nous introduit dans le vieux château d'Avenel. Dame Marguerite est là, filant son rouet, attendant ses maîtres, espérant contre toute vraisemblance et toute raison. C'est le vieux chat du logis qui se pelotonne et ronronne au coin de la cheminée familière et qui ne veut pas oublier. Marguerite sait tout de ce domaine, ses splendeurs d'autrefois, ses bonheurs, ses disgrâces, sa ruine, le danger aussi qui le menace d'une usurpation et d'une profanation sacrilège. Les maîtres ont disparu. L'intendant Gaveston a pris leur place, dans la maison. Il veut la faire sienne, de par le fruit de ses rapines, et faire siens les titres seigneuriaux qui sont le privilège de ces terres dominatrices traditionnelles de toute la contrée. Il a compté sans la Dame blanche. Il ne croit pas aux revenants ; et voici qu'un revenant se présente. C'est Georges qui fait retentir « la cloche de la chapelle ». Gaveston le voudrait congédier : « qu'il passe son chemin ! » le beau jeune homme ! Mais Anna, ce fut Mlle Rigaud, l'orpheline recueillie dans le château et

qui en connaît ou soupçonne les secrètes cachettes, intervient, et sur sa promesse de les révéler, l'intendant soupçonneux désarme et consent à recevoir cet hôte dont l'arrivée l'a d'abord non sans cause inquiété. Le sauveur est donc dans la place, le seigneur, à son insu même, est rentré chez lui. Sans doute l'histoire est singulièrement romanesque et peu vraisemblable de cet enfant perdu, sauvé, retrouvé, ignoré, reparu, qui brusquement fera d'un sous-lieutenant un grand seigneur d'Angleterre. Mais il importe assez peu, car cela est ingénieux, amusant; et jamais Scribe, si merveilleusement expert à ce jeu, ne se joua plus habilement dans une intrigue compliquée et cependant très claire. Georges passera donc la nuit au château. La vieille Marguerite a été sur le point de le reconnaître. Ainsi l'intérêt est suspendu. La piste nous est révélée, mais nous laissant encore dans le doute et l'incertitude. Des ficelles! tout cela, nous dira-t-on peut-être. Soit des ficelles! mais adroites, enguirlandées de roses. Il ne faut pas mépriser cet art : ce serait de l'ingratitude. « Que pensez-vous de Scribe? » demandait naguère un referendum ouvert par un journal de Paris. « Scribe! connais pas! » répondit un auteur que nous ne voulons pas nommer; mais nous répondrons : « Tant pis pour toi, imbécile! ».

« Viens, gentille dame!... » soupire Georges et tout à l'heure, le cor, en une ritournelle attendrie, épandra autour de lui comme un léger voile de mystère qu'une main... « si jolie, si jolie » ne demande qu'à soulever.

6



PONT DU GARD, DESSIN DE BOIELDIEU



BOIELDIEU, DESSIN PAR BOILLY JEUNE

(Collection Louis Aigoin.)

Elle vient, la gentille dame, fantôme, jeune fille, amie, sœur, bonne conseillère, amante, fiancée peut-être, elle est tout cela. L'ombre les enveloppe. Il ne la voit pas ; elle le devine, elle sait tout, ou presque tout ; il ne sait rien. Elle veut sauver le nom et la fortune des d'Avenels ; et cependant elle ignore que le dernier des d'Avenels est devant elle. Elle ordonne, il se soumet, il obéira. Il est jeune, il est beau, il est aimé. Il la respire, il la pressent jeune aussi, et tendre. Ces cœurs se comprennent attirés l'un vers l'autre. Une ivresse légère a frémi sur leurs lèvres ; et leurs mains effleurées échangent des serments d'amitié et d'alliance qui sont en même temps des caresses un peu troublantes. Mais avec Boieldieu ces choses, ces griseries mêmes, demeurent dans la réserve et la mesure. C'est comme un rapide et petit accès de vertige. L'amour s'y révèle, mais pressenti plutôt qu'avoué. Anna s'échappe au lever de l'aurore ; et ce n'est derrière elle, semble-t-il, dans l'espace, qu'une senteur printanière de plus.

Quelle merveille que la scène de la vente aux enchères qui termine et conclut le second acte ! Quelle animation ! Quel tumulte bien réglé, toujours expressif et vrai ! Dans l'*Africaine*, Meyerbeer devait mettre en scène une séance de parlement, et magnifiquement grouper les passions, les dires, les objurgations entrecroisées d'une foule tempétueuse. Ici ce n'est pas aussi tragique ; c'est aussi intéressant, captivant, aussi vivant. Les fermiers se sont concertés pour enchérir et arracher le domaine aux griffes de l'intendant avide et

infidèle. Ils se dévouent à ce sauvetage. Mais Gaveston va l'emporter, lorsque, sur l'ordre d'Anna surgie tout à coup et qui se tient à l'écart, Georges intervient, jette des enchères bientôt vertigineuses. Quel conflit, quelle mêlée ! La lutte n'est plus qu'entre ces deux hommes, l'officier, le vrai seigneur, — il le saura bientôt — et l'usurpateur. C'est Bonaparte et Louis XVIII, mais ce Louis XVIII est alerte et charmant, c'est pour le distinguer de l'autre ; et la victoire lui est assurée. Un instant d'accalmie a permis au juge de lire le texte de la loi et de menacer de prison l'acheteur qui serait insolvable. Georges a hésité ; mais *la Dame blanche* qui est aussi Anna, la bien-aimée, l'encourage ; et la bataille reprend. C'est furieux, c'est enragé, c'est délicieux. « Encore ! Encore ! » murmure Anna, et Georges jette en parole, sur la table, l'or à pleines mains. Gaveston s'exaspère : « Cachons lui bien ma rage et ma fureur ! » mais on voit cette fureur, ce dépit ; on les raille. Il est vaincu, moqué, bafoué. Les paysans fêtent leur allié inattendu ; et quelles fusées de joie éclatent sur les lèvres de Jenny : « qu'il est gentil notre nouveau seigneur ! » Quelle victoire ! Quel triomphe ! Et n'est-ce pas qu'à le raconter seulement on en ressent toujours l'aimable et si radieuse griserie ? C'est là pleinement le sommet suprême en l'œuvre de Boieldieu. Une dextérité plus grande au groupement des voix, au maniement des sonorités, au conflit des passions, ne saurait être imaginée.

Dès lors Boieldieu habitait à l'ancien hôtel Tuffakine sur le boulevard, là même où le restaurant Ronceray

étale ses vitrages et dresse ses tables, alentour de la voûte béante du passage Jouffroy. Le même logis abritait Rossini, non pas le même étage. Carafa lui aussi fut l'hôte de cette maison, ainsi quelques jours singulièrement résonnante de musique et de gloire. Rossini félicitant Boieldieu lui disait : « Cette scène de la vente est un chef-d'œuvre. Je ne l'aurais certainement pas mieux traitée. Nous autres Italiens nous n'aurions su que mettre et répéter : *Felicita! Felicita!* Vous avez fait mieux. — Maître, répondait le triomphateur — toujours cette modestie charmante — ce n'est qu'à l'instant où je monte me coucher, que je suis au-dessus de vous. » Et en effet l'un occupait le premier étage, l'autre le second.

Après une telle explosion inoubliable, on pouvait craindre que le troisième acte ne parût incolore. La force créatrice ne fléchit pas ; elle se fait seulement plus émue, plus pénétrante, un peu triste, de cette tristesse aimée dont s'enveloppent et se sanctifient les très vieilles choses. La salle d'armes apparaît devant nous, avec tout l'étalage orgueilleux de ses souvenirs et de sa gloire. Anna est le bon génie du château qui fut, qui va devenir, de ses maîtres. Elle le dit, elle le soupire ; et quelques larmes ont passé dans sa voix. Cependant on fête le nouveau seigneur, déjà aimé de tous, et l'enfant se retrouve dans le jeune homme. Ces chants l'émeuvent, le troublent. « Où donc ai-je entendu cet air... ? » Et lui-même, désormais, en toutes choses qui lui redeviennent lentement, doucement familières, évoque les jours

lointains, les joies premières, les magnificences évanouies. Il grandit dans le passé. Il va badiner un instant avec la fermière, sa vassale complaisante et ravie. Anna va s'inquiéter avec la vieille Marguerite; tout cela sans longueur importune, avec un art suprême de suspension, de petites inquiétudes, et toujours sous l'enveloppement des mélodies heureuses, jusqu'au moment pressenti du trésor retrouvé, jusqu'au moment où la Dame Blanche, de statue protectrice est devenue la fiancée chérie, jusqu'à l'avènement du seigneur d'Avenel rentré dans sa gloire, sa puissance, mieux encore, son bonheur salué de tous et tendrement partagé.

Telle est, autant que des mots peuvent le dire, cette œuvre parfaite en soi qui devait plaire instantanément et plaire aussi longuement, transmettant les mêmes joies et les mêmes sourires des grand'mères aux petits-enfants. Nous avons essayé de dire tout le mérite du musicien, laissant place auprès de lui à son collaborateur, à ce Scribe qui écrit mal, mais qui charpente, emmêle et conduit toutes choses si bien. A revoir dans notre souvenir et raconter ce joli poème de la *Dame Blanche*, cependant une révélation secondaire, mais intéressante, nous a frappé. L'œuvre est de 1825. Trente ou quarante ans à peine séparent cette année très pacifique des années effroyables où s'était déchaînée la Révolution. A Feydeau certainement se retrouvaient des échappés de cet orage. Et qu'est-ce donc qui leur était montré? Un domaine fameux d'où les maîtres avaient dû s'exiler, un intendant avide, de bons fermiers fidèles aux sei-

gneurs disparus et qui complotent l'achat de ces terres pour les rendre plus tard, s'il le devient possible, aux légitimes possesseurs. Mais c'était là une histoire de la veille. Tout s'y trouve : la vente des biens nationaux, l'abandon, l'émigration, la famille dévastée et qui par miracle doit renaître et fleurir dans un enfant perdu puis retrouvé. Là, d'une histoire qui était celle de beaucoup, disons-nous, tout se retrouve, attendri, égayé même, consolé dans un retour joyeux. Scribe très adroit dut escompter ces sentiments dès lors régnants autour de lui ; et cette rencontre de souvenirs angoissés, aussi d'une pièce qui les accueille, les amuse, les consacre, pouvait, en quelque mesure, préparer une heureuse victoire. Cela n'était toutefois que pour l'heure présente, tout au plus pour quelques lendemains. Aujourd'hui *La Dame blanche* compte plus de quatre-vingts ans d'âge accompli. Elle a su pleinement se suffire à elle-même. C'est une bien vieille dame. Elle a des grâces cependant ; et nous du moins nous ne voyons pas encore de rides se creuser en son bon visage.

Le public manifeste son entière satisfaction en de furieux applaudissements ; le roi affirme son contentement magnifique et plus pesant, dans un don d'argenterie, tout un service de vermeil.

C'est comme un cadeau de noces. Boieldieu ne vient-il pas d'épouser la gloire, une divinité qui du reste ne s'embarrasse guère de fidélité ? Il est promu compositeur de S. A. R. la duchesse de Berry. Enfin une pension de douze cents francs lui est reconnue sur un fonds

créé, au service de la cassette du roi, en faveur du compositeur de musique « ayant eu plus de quinze cents représentations et un ouvrage de grand succès ». Boieldieu remplit et dépasse les conditions requises.

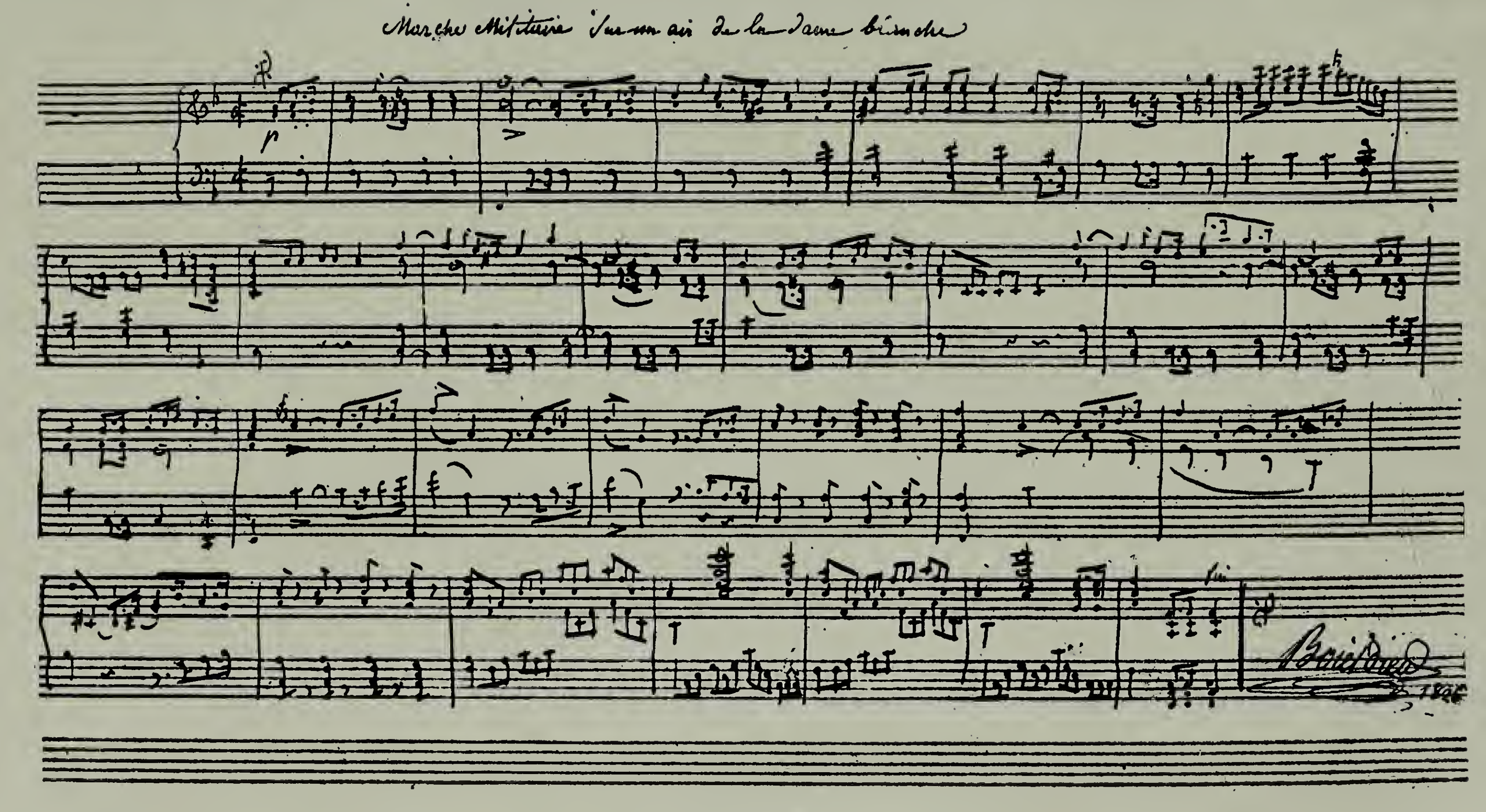
Deux mois ne se sont pas écoulés depuis l'apparition de *La Dame blanche* à Paris, que Rouen l'appelle et la fait sienne, le 9 février 1826. Boieldieu est là de sa personne. Il conduit l'ouvrage. L'ovation qui le salue devient, à la fin du second acte, une véritable tempête. Monté sur la scène, il manque à se voir écrasé de couronnes. La représentation vient de s'achever. Mais les musiciens ne s'éloignent pas encore ; et l'orchestre, ovation suprême, celle-ci bien touchante et comme maternelle, déchaîne joyeusement le motif d'un chœur de Grétry longtemps fameux :

« Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? »

C'est la vieille cité qui ainsi revendique, berce et s'enorgueillit à embrasser son enfant.

Après tant d'émotions, il faut bien ressaisir quelques forces et trouver quelque répit. Rue des Charrettes où demeure le directeur, Boieldieu va souper avec sa Dame blanche normande, Mme Morel ; et un peu de viande froide compose tout le menu du festin.

Il semble cependant que l'on veuille l'exterminer. Il est à peine rentré chez lui que tout son orchestre l'a rejoint. La bande joyeuse, inlassée, est dans la rue, sous les fenêtres, traînant violons et contrebasses, pistons et clarinettes. Et tout cela fait rage. C'est une



AUTOGRAPHE MUSICAL
(Collection Charles Malherbe.)

aubade comme il n'en fut jamais jouée sous quelque balcon de rêve et d'amour. Le quartier n'en pourra dormir de toute la nuit. *La Dame blanche*, en ses chants les plus aimés, acclame une fois encore son maître et son évocateur. Mais Rouen est une cité tranquille et de tout repos, du moins à l'ordinaire. Le commissaire de police se réveille, s'indigne, verbalise.

« Cet homme assurément n'aime pas la musique », celle même de Boieldieu. Une contravention est formulée, poursuivie en justice. En la personne du chef d'orchestre, principal délinquant, la sérénade est punie d'un franc cinquante d'amende sans les frais. Dès lors la *Dame blanche* n'est plus qu'un tapage nocturne.

Le jour où la seconde représentation est annoncée, la queue des aspirants spectateurs, sous les intempéries peu clémentes, d'un mois de février normand, commence de se former dès deux heures ; et le spectacle n'est que pour six heures et demie.

Rouen veut honorer son fils bien-aimé comme un César triomphant le pouvait être. Une médaille, de réussite admirable, est commandée à Barre ; et le 16 novembre 1826, un exemplaire en or est remis à Boieldieu dans la grande salle de l'Hôtel de Ville. D'un côté se détache le charmant profil du maître, de l'autre s'étalent les armoiries de Rouen, avec cette inscription très simple, mais que l'avenir a confirmée : « Honneur au talent ».

Telle est la vogue du nouvel opéra que de lointains théâtres, quelque peu dépourvus, veulent l'accueillir.

Ceci est affiché en une ville modeste et d'humeur facile que nous ne nommerons pas, dans la crainte de l'affliger. « En l'honneur de M. Boieldieu, on donnera ce soir sur le théâtre de la ville, une grande représentation extraordinaire — oh ! oui extraordinaire ! de *La Dame blanche*. — *Nota bene :* en l'absence de musiciens les parties de chant seront remplacées par un dialogue vif et soutenu. »

Cette fois le commissaire de police n'eut sans doute pas à se fâcher. Dans ce temps Auber devait imaginer de faire un opéra avec une muette. Mais un opéra sans musique, c'est encore bien plus surprenant. C'est le dernier mot d'une apothéose.

IV

DERNIÈRES ANNÉES

Boieldieu est un délicat dans son œuvre et dans toute sa nature. Il a des gentillesses, aussi des faiblesses séduisantes et presque féminines. Qu'on l'évoque et l'admire et l'aime en ce joli portrait, œuvre de Boilly, que le musée de Rouen conserve, on le voit en pied, portant un habit bleu, un pantalon jaune et étroitement collant. Dès lors il a vingt-cinq ans ou à peu près. Il est debout près d'un piano, souriant, accueillant, rasé de frais. Ce petit maître, qui dans son art est un maître, semble prêt à nous saluer de quelque mot obligeant ; et sur un signe il va s'asseoir à son piano, nous gratifier

de quelque mélodie facile. Ce n'est point, comme un Haëndel, un Gluck, un Wagner, un dur batailleur, un athlète qui impose, et lui-même et son œuvre, à coups de génie, nous pourrions dire à coups de poing ou de massue. Il vient, il chante, on applaudit. Telle est à peu près jusqu'alors toute son existence. Les années qu'il compte égalent à peine le nombre des victoires obtenues. Jusqu'à présent tout lui a réussi, du moins dans son art. Il est consacré. Si ses mélodies sont fredonnées partout, il devient lui-même un sujet de dessus de pendule. Que ceci ne soit pas tenu pour une moquerie! C'est une consécration encore, un peu naïve, mais qui atteste la faveur universellement conquise. Naguère nous voyions un de ces petits monuments; et ce nous était plaisant de retrouver assis, en bronze, un Boieldieu de cheminée et de salon de famille, tenant une plume à la main et déroulant une feuille où s'écrivent les noms de ses œuvres les plus aimées. Ce fut sa manière à lui, plus discrète que pour Buffon, Voltaire et Saint-Saëns, devenus bronze ou marbre avant la tombe, d'avoir sa statue de son vivant. Une pendule qui est aussi un Boieldieu, c'est une adoption en l'intimité d'une famille.

Hélas! après l'ascension vient la descente, non pas dans le talent qui se maintient, mais dans les caprices de la fortune. Le labeur de *La Dame blanche* laisse Boieldieu comme haletant après un tel effort. Il est, il demeure fatigué. Il a rempli sa tâche; il le sent; et lorsque l'assaillent les sollicitations, les attentes de

quelque œuvre nouvelle, il se récuse, hésite, il se tait. Enfin veuf, il se remarie le 22 janvier 1827, avec la sœur de la chanteuse Philis, née Philis Desoyres. Elle aussi en est au second mariage, laissant derrière elle le nom de Bertin Canivet qu'elle a porté. De son prénom elle s'appelle Jenny, comme la fermière de *La Dame blanche ;* et sans doute le choix de ce nom dans la pièce était déjà pour faire écho à quelque souvenir de tendresse commençante. Boieldieu, au ton de ses lettres, paraît avoir beaucoup aimé cette seconde femme qui du reste, après l'autre, de fâcheuse mémoire, trouvait une tâche facile et une comparaison peu redoutable.

Il continue à professer au Conservatoire. Sa classe est brillante et féconde comme pas une autre. De ses élèves il est le maître, aussi le frère aîné, le gai camarade. Quelquefois il semble qu'un scherzo imprévu a fait tourbillonner ces têtes un peu folles ; et de compagnie, on laisse là piano et cahiers, on se donne congé, on se retrouve sur les boulevards, marché permanent de plaisirs tapageurs et charmants, on va au théâtre, plus volontiers en quelque salle la plus humble et la plus populaire. Les pantomimes réjouissent ces grands enfants, le maître tout le premier, pour quelques heures du moins, et l'on s'extasie aux charges de Debureau ; et les coups de pied échangés font pâmer de rire toute la bande. Viennent les longs jours de l'été, conseillers des champêtres promenades, l'attirance en est respirée. Il semble que l'appel en soit entré à travers les fenêtres béantes du conservatoire ; et quelquefois on

n'y résiste guère. Les modulations essayées vont se conclure dans un accord parfait et qui sera exhalé de l'âme même d'une libre nature. Boieldieu a sa maison de campagne à Villeneuve-Saint-Georges. Il y court, il s'échappe de Paris ; et la lignée de ses élèves lui fait escorte. Ce n'est plus la fugue aux enlacements laborieux et savants ; c'est la fuite singulièrement plus facile et sans doute non moins instructive, plus doucement inspiratrice. C'est l'école buissonnière, et les buissons étaient sans doute tout pleins de joyeux battements d'ailes, de gazouillements, et de chansons, où passait le si gentil maître de la gentille dame.

Déjà maintes fois nous avons associé, à la gent volatile et naturellement chantante, notre cher Boieldieu. C'est qu'il y eut toujours de l'oiseau dans cet homme, soit qu'il badine et sautille sur une phrase mélodique comme un oiselet sur une branche, soit que lui-même il s'écoute en mettant à l'essor sa pensée résonnante et si douce. Enfin c'est une particularité singulière de ce talent éclos si joliment comme au lever de la nature, qu'il ne s'affirmait, ne se révélait que dans le bruit, du moins le murmure. Son âme se gazouillait à elle-même ce qu'elle rêvait de nous dire. Boieldieu ne savait de chansons qu'en se les chantant le premier à lui-même. C'est ainsi qu'un jour de belle saison et de soleil clément, ayant, la fenêtre ouverte, fredonné son inspiration dernière, il reçoit un voisin, un ami quelque peu musicien lui-même. Boieldieu, tout épanoui et dans la joie de cet enfantement heureux, de cette résonnance dont tout son

être vibre encore, accueille à merveille le visiteur et lui dit : « je viens de composer quelque chose dont je suis content. » Se mettant au piano, il joue, il détaille cette mélodie toute fraîche éclose. Cependant l'ami, dès les premières mesures, l'arrête, disant : « Je connais ! » et lui-même remplaçant au clavier le maître, il reprend et achève le morceau. Boieldieu se trouble, se désole, pâlit. « Allons ! dit-il, je deviens stupide. Je crois avoir fait ce qui déjà traîne partout. C'est bien la fin. » L'ami dut se hâter à le détromper et le calmer, assurant qu'il avait cueilli dans son vol cette pensée dernière, mais qu'elle était bien de son père légitimement créateur. Ainsi Boieldieu avait oublié lui-même qu'il s'était dénoncé en chantant, qu'il avait abandonné ses confidences au libre espace. Il semble en vérité que nous écrivions ici, plutôt que l'histoire d'un musicien, l'historiette d'une alouette qui monte dans l'azur et là-haut chante toute ravie et oublieuse de la terre.

Le théâtre est un abîme dévorant, diabolique, et qui ne lâche pas sa proie. Boieldieu évidemment le redoute, il va cependant y risquer sa fortune et sa vie. Bouilly, de l'Académie Française, un auteur estimé, le poursuit, son livret *Les deux nuits* à la main. Ce n'est pas un chef-d'œuvre. Enfin Boieldieu l'adopte. Mais on sent bien vite que toutes choses ne sont pas d'aplomb dans l'ouvrage. L'orthopédiste presque impeccable, Scribe, est appelé à l'aide. Il signera, lui aussi, ce qu'il réforme et sans doute améliore ; mais il reste là quelque chose qui n'est pas de Scribe ; et l'on pourra



Cliché F. Fleury, éditeur, Paris.

TOMBEAU DE BOIELDIEU
AU CIMETIÈRE DU PÈRE LACHAISE



Cliché Barbé.

STATUE DE BOIELDIEU PAR DANTAN
A ROUEN

regretter que Scribe n'ait pas été l'ouvrier de la première heure et de toute chose. La représentation attendue impatiemment est du 20 mai 1829. L'insuccès est affirmé aussitôt. Nulle illusion à se faire ; et nulle reprise ne devait permettre d'en appeler de ce verdict cruel et brutal. Le coup est rude à Boieldieu. Lui qui a toujours réussi, il vient d'échouer. C'est une surprise, une déconvenue, presqu'une humiliation. Il ne s'en consolera jamais. Il ne saurait se plaindre des interprètes. Ce sont MM. Lemonnier, Moreau Cinti, Chollet, Mmes Pradher et Féréol. Dès lors l'Opéra-Comique ne pouvait rien offrir de mieux. Boieldieu, si modeste qu'il fut, accepte mal cette condamnation. La dédicace qu'il fait de sa pièce à la ville de Rouen, est un hommage pieux au berceau maternel — il semble que le pauvre enfant blessé et endolori se réfugie aux bras, au cœur qui lui furent jadis si hospitaliers et si caressants — cette dédicace est plus encore, une protestation et un appel à la postérité. « En dédiant la partition des *Deux nuits* à mes chers concitoyens, dit le maître, je mets sous leur protection un de mes ouvrages que j'affectionne le plus, quoique son succès n'ait peut-être pas eu la popularité de plusieurs autres de mes compositions. Mais cette popularité laisse quelquefois peu de chose après elle. L'approbation des artistes et des gens de goût assure seule une valeur durable aux productions des arts, et sous ce rapport, les suffrages que j'ai eu le bonheur de recueillir, me donnent l'espoir que la musique des *Deux nuits*, quand elle aura été

entendue plusieurs fois, méritera l'honneur d'avoir été offerte à ma ville natale. »

Rouen fut touché sans doute de cet appel et de cette confiance. *Les deux nuits* représenté le 15 octobre 1829 au théâtre des Arts obtenait un accueil empressé. Il semble que Rouen ait voulu réparer et faire oublier les cruautés de Paris. Il y eut même, comme pour *la Dame Blanche*, une sérénade sous les fenêtres de Boieldieu ; et le commissaire verbalisa. Nous sommes cette postérité invoquée de Boieldieu ; nous pouvons nous croire de ces gens de goût dont le jugement lui paraissait, du moins dans la défaite, le seul désirable. Acceptons l'appel ; nous le devons bien à ce très cher solliciteur ; rouvrons la partition depuis si longtemps close des *Deux nuits*.

Nous sommes en Irlande, de jeunes officiers soupent et font grand tapage « Quel souper délicieux ! Il me semble être en France. » Eh oui, à bien des égards nous sommes en France. Avec Boieldieu, si voyageur qu'il soit, on ne perd jamais complètement de vue les doux rivages de France. Le duo d'Edouard et de son valet Victor : « Bon ! Bon ! cela commence à merveille » commence et s'achève fort bien en effet. C'est là un de ces morceaux d'intrigue comme l'opéra-comique de ce temps en compte beaucoup et dont le quatuor de l'*Irato* de Méhul est un des plus exquis chefs-d'œuvre. Ici encore c'est alerte, emporté d'une verve adroite et jolie. Ce Victor est Français, bien qu'au service d'un Anglais. « Il a ri ! J'ai fait rire un Anglais ! » va-t-il s'écrier tout à

l'heure. Et du reste la gaieté franche traverse bien des scènes sans toutefois soulever toutes choses. Ce Victor est cousin germain de tous les Crispins, les Scapins, du répertoire. Lui-même le proclame dans un grand air brillant où il évoque ses aïeux et ses maîtres : « Héros fameux de la grande livrée ! » Cela fait songer à la fanfare dont le valet passé seigneur de village se glorifie lui-même. C'est très bien, ce n'est pas aussi bien.

Au second acte, le quatuor que l'on peut dire du carillon, fait pendant au trio que l'on peut dire, au second acte de *la Dame Blanche*, de la cloche de la chapelle. C'est très bien aussi, ce n'est pas aussi bien. Les couplets de Betti : « Prends garde à toi, me répète mon père ! » sont infiniment agréables ; mais c'est là un de ces lieux communs décidément un peu trop répétés dès lors dans les romances et les opéras, sur le danger des naissantes amourettes, leçon dont les fillettes du reste ne s'émeuvent guère et qui peut-être en arrive à les importuner.

« Mais quelle singulière rencontre nous venons de faire ». Est-ce *Lohengrin* ou *Les deux nuits* dont la partition est là sur le piano ? Nous fredonnons un chœur : « Que sur ses pas s'empresse.....! » Et presque note pour note, dans le même ton, si bémol, sous la même mesure, c'est l'entrée du troisième tableau de *Lohengrin* qui éclate et se révèle. Trouver Wagner en compagnie familière de Boieldieu, voilà qui passe toute vraisemblance Les choses sont ainsi. Au reste cette page, com-

mune au Normand et au Saxon, n'est pas un de ces trésors qu'il y ait lieu de se disputer.

« Pour sa patrie
Quitter sa mie
C'est un devoir.

Cela est joli sans doute, plus en musique qu'en paroles, mais ne se hausse pas beaucoup par de là bien des choses courantes et même vulgaires. « Voici de Saint-Dunstan l'antique monastère. » Cela nous est dit au début du troisième acte; et voilà qui semble annoncer le monastère maudit que hantent les nonnes sacrilèges de *Robert le Diable*. Une scène comique qui est aussi un quatuor et met en présence un constable grotesque, deux valets inégalement fripons, le maître de l'un d'eux, et même le chœur intervenant de-ci de-là, est un morceau de réussite parfaite. On cherche un voleur, on en trouve deux; la justice perd la tête et bat la campagne. C'est d'une plaisante folie. Là on sent la main de Scribe ; et le musicien à sa suite s'est retrouvé, lui seul voyant clair et nous faisant pleine lumière en ce conflit entrecroisé, emmêlé et burlesque.

Tel nous apparaît cet ouvrage dernier, cet adieu d'un beau talent qui va se taire. A nous suivre en cette analyse, on a sans doute déjà pressenti notre conclusion. Le talent du musicien se maintient sans progresser : avouons même qu'il se redit, se redisant un peu moins bien qu'il ne se disait la veille. La pièce le soutient assez mal. Ce n'est pas que ce soit mauvais, c'est médiocre. Et combien de fois nous avons eu lieu d'ob-

server, aux ouvrages de théâtre de ce temps, l'importance de la pièce. C'est à proprement parler le support, sinon l'inspirateur. Les deux chefs-d'œuvre de Boieldieu : *Le nouveau seigneur du village* et *La Dame blanche* sont précisément appuyés sur des pièces très bien faites : et cette perfection primordiale présageait la perfection dernière.

Il faut au public français, en sa moyenne, des époux assortis, le couple aimable d'une pièce et d'une musique qui font bon ménage. De là, en quelque mesure, l'explication de la malechance attachée à ces *Deux nuits*. Ajoutons que les auteurs, inconsciemment peut-être, ont essayé d'enfanter une seconde *Dame blanche*. Il est dans *Les deux nuits*, un vieux castel où apparaît une princesse mystérieuse, que recherche et poursuit un officier badin; aussi est annoncée une échéance fatale qui doit décider de tout. Dans *La Dame blanche* c'est à midi; dans *Les deux nuits* c'est à minuit. C'est la même heure, du moins sur le cadran. Ainsi sommes-nous ramenés en pays de connaissance. De l'Ecosse enfin à l'Irlande la distance n'est pas grande. Et tout ce voisinage et toutes ces ressemblances — admettons qu'elles soient fortuites — étaient pour nuire, le souvenir évoqué imposant aussitôt de déplorables rapprochements. Il nous peine de peiner l'ombre dolente de Boieldieu ; mais il ne nous semble pas que jamais *Les deux nuits*, sans contester leur mérite réel, puissent émerger de la nuit sur elles appesantie.

Autant l'année 1825 était brillante alentour de Boieldieu et de l'Opéra-Comique, car en cette année,

à quelques mois d'intervalle, se révélaient *Le Maçon*, de Scribe et Auber, un très grand succès, et *La Dame blanche* ; autant cette année 1829 est désastreuse. La pièce attendue et qui sans doute concentrait tant d'espérances, chavire et le théâtre fait faillite. Bientôt on va se hâter à le démolir, comme si l'on croyait maudite une salle qui renonce à follement applaudir Boieldieu. C'en est fini de Feydeau.

En juillet 1830 éclate un orage qui emporte un roi. Il emporte aussi la pension que sur sa cassette ce roi faisait à Boieldieu. Dès lors souffrant, il a dû déserter sa classe du Conservatoire. Enfin ses années de professorat ne sont pas assez nombreuses pour qu'une retraite lui soit consentie. C'est la gêne. L'émeute mal apaisée secoue Paris. Les théâtres prennent peur ; l'Opéra-Comique ferme, et *La Dame blanche* ne vient plus, presque chaque soir, apporter, de ses mains jolies, le trésor des comtes d'Avenel et l'aubaine des droits d'auteur. La cigale, c'est-à-dire Boieldieu, est dépourvue, car la bise est venue. Avait-elle témoigné d'autant de prévoyance que le conseille la fourmi ? C'est douteux.

Quoi qu'il en soit, désormais et pour quelque temps, Boieldieu en est réduit à compter. Une pension de trois mille francs qu'un ministre généreux accorde, rétablit à peu près l'équilibre du budget.

La marquise de Brinvilliers est un drame, en trois actes, agrémenté de musique et représenté le 31 octobre 1831. Scribe et Castil-Blase en ont écrit les paroles. Les musiciens sont au nombre de neuf. A les



Cliché de M. Na chet.

JARCY, MAISON OU MOURUT BOIELDIEU



Cliché Barbé.

MAISON DE RETRAITE SAMSON-BOIELDIEU, A BOISGUILLAUME PRÈS ROUEN

énumérer par ordre alphabétique, Boieldieu — il est de la bande — n'arrive que le cinquième. S'il est suivi de Carafa, Cherubini, Hérold et Paer, il est précédé d'Auber, Batton, Berton et Blangini. Le rassemblement est nombreux; et tout cela cependant ne devait pas faire merveille. Un seul morceau est de Boieldieu, ce que l'on pourrait appeler les couplets de l'empoisonneuse : « C'est pire qu'une épidémie... »

Boieldieu est malade. Sa santé, ses forces déclinent, Il voyage de-ci de-là, cherchant jusqu'en Italie, sous un ciel plus doux, un renouveau qui lui échappe. C'est le crépuscule d'une existence longtemps radieuse ; et l'ombre s'épand sur ces derniers jours. En 1832, il écrit à Berton qu'il rêve d'une île comme celle de Robinson... « où l'on ne serait pas obligé de suivre la mode, ni même de s'habiller. Heureux propriétaires, nous y vivrions en sauvages et nous appellerions cette île l'île des arts, à la condition expresse de n'y faire ni musique ni peinture... » Pourquoi dès lors dire l'île des arts ?

La sauvagerie de Boieldieu n'est pas, quoi qu'il en pense, bien sauvage. Il s'émeut, il se réjouit dès que l'art qui fut sa vie, remporte quelque belle victoire. L'espace au moins de quelques jours, après Grétry, Méhul, Nicolo disparus, avant Hérold et Auber qui existent, mais qui ne sont pas encore Hérold et Auber, avant la *Muette de Portici* et *Guillaume Tell*, Boieldieu a pu se croire à peu près le premier. Il semble pourtant ne pas ressentir un moment de dépit et de regret, lorsque surgit quelque soleil qui doit éclipser son étoile. 1831 est

l'avènement de *Robert le Diable*. D'une lettre enthousiaste Boieldieu le salue. Il est dépassé, il le sent, il l'accepte, bien que Meyerbeer assurément se fut trouvé, lui qui ne sut jamais rire, bien embarrassé de mettre en musique, *Le nouveau seigneur de village*. Boieldieu connaît sa valeur ; il la diminue plutôt qu'il ne l'exagère. Et voilà cependant qu'il doit renoncer à son travail délicieusement coutumier. Une phtisie laryngée le tourmente. Sa parole s'éteint ou du moins, se lasse bien vite. Souvent il porte avec lui une ardoise où il écrit et fait lire ce qu'il veut dire, les mots qu'il aurait trop de peine à prononcer. Ne pouvant plus chanter, il ne peut plus composer : nous avons dit que son génie était dans sa voix autant que dans son âme. Quelle désolation que ce silence ! La gaieté facile d'autrefois en est assombrie ; et voilà qu'alentour de cette lumière que fut cette pensée active et charmante, voltigent comme de vilains papillons noirs.

La peinture que dans sa lettre à Berton, Boieldieu semblait elle aussi proscrire, demeure sa consolation et son amusette. Il peint, il dessine. Aux séances de l'Institut qu'il fréquente volontiers — il n'a que trop de loisirs — souvent il prend un papier et crayonne au hasard de ses rêves ou de ses souvenirs. Tout cela est net, précis, bien écrit, un peu sec, joli ; c'est bien d'une main exacte et d'un esprit sans nuage. La passion de Boieldieu pour la peinture était si bien connue, qu'une caricature nous le montre, écrasé de toiles et de chevalets. Il en porte à la main, sous le bras, et jusque sur son chapeau exhaussé ainsi d'une seconde et burlesque coiffure.

Dès lors il vit en famille. Il répand sur tous une facile tendresse. Ce fut sa destinée constante d'aimer et d'être très aimé. Il est déjà bien malade lorsqu'il écrit en 1834 à Duval l'un de ses plus fidèles amis : « Sans que vous le sachiez je cause souvent avec vous. Je vous vois près de votre aimable femme, j'embrasse vos enfants, je joue même avec eux et quelquefois je me mets à trembler pour l'aimable petit qui monte si haut dans les arbres. »

En vérité, il semble que dans ses épreuves, ses souffrances mêmes, cet homme se soit intéressé jusqu'aux écureuils.

Au voisinage de la forêt de Sénart, à distance à peu près égale du domaine princier de Grosbois et de la coquette et mignonne petite ville de Brunoy, il est un vallon tranquille et que la fureur du progrès et des embellissements modernes ont encore, par grand hasard, épargné. Là fut l'abbaye de Jarcy que la comtesse de Toulouse, belle-sœur de saint Louis, avait fondée en 1269. L'abbaye n'est plus. Une tourelle, quelques pierres éparses, quelques dalles funéraires, hélas ! qui sont le seuil d'un chenil toujours plein de profanes aboiements, une tête de pierre qui fut d'une princesse et que l'on a recueillie, voilà tout ce qui raconte les dévotions, les gloires d'autrefois. A quelques pas de ces ruines et du château qui marque l'emplacement de l'abbaye, la rivière d'Yères serpente paresseuse et comme alanguie, n'étant guère impatiente de fuir de si jolis rivages. Ses bords étroits et qui voisinent, sont ourlés de hautes herbes et de mousses; et par-dessus les eaux lentement

cheminantes, les grands arbres se croisent, se retrouvent, se caressent, tandis qu'en un tournant de la rivière, un vieux moulin se tapit. Il a dû jadis broyer et moudre le blé de l'abbaye. Enveloppé de ses murailles verdies et à demi croulantes, maintenant il se tait le plus souvent ; et sa roue immobile trempe dans les eaux sans désormais les agiter, sans troubler le miroir qui reflète ce délicieux petit coin de nature. Cette retraite est paisible et très douce. Ce fut l'asile suprême de Boieldieu.

En 1812, à la distance d'un jet de pierre que lancerait la main d'un enfant, de cette abbaye même, dès lors désertée et détruite, était bâtie, sur les terres naguère monacales, une maison d'apparence bourgeoise, modestement agréable. Il n'est qu'un étage développant, au-dessus du rez-de-chaussée, cinq fenêtres qui régulièrement s'espacent. La porte unique est surélevée d'un perron que défend une balustrade de fer. Un petit bas-relief surmonte cette porte ; et de mignons enfants, génies familiers, s'y jouent avec les attributs des sciences et des arts. Il semble ainsi que la maison elle-même, alors qu'elle germait de terre, pressentait qu'un hôte lui viendrait, lui aussi disciple d'Apollon et des muses. On imagine mal Boieldieu dans un château, et perdu aux vastes perspectives d'un parc majestueux. A Jarcy, le logis et le maître, tous les deux simples et discrets, fraternisaient en une convenance intime et une harmonie parfaite. Tout cela est aimable et gracieux, comme gracieux et aimable était celui qui venait demander, à ces douces choses, l'oubli de ses peines et peut-être un répit vainement espéré.

A Jarcy, Boieldieu écrit, ou du moins médite son œuvre dernière, un galop, non pas infernal — il n'y eut jamais rien d'infernal en cet homme — mais entraînant, qui, au carnaval de 1833, au bal de l'Opéra, emporte et fait tourbillonner pierrots et pierrettes, arlequins et débardeurs. C'est le chant du cygne, le dernier accent d'une voix qui va s'éteindre. Il était bien dans la destinée de ce charmeur, que sa dernière chanson fût de plaisir et de gaieté.

Au retour d'un voyage qui devait le mener aux eaux des Pyrénées et que la faiblesse grandissante du voyageur interrompt et désorganise, Boieldieu, déjà péniblement revenu à Bordeaux, plus péniblement encore revient à son cher Jarcy. Il en aimait les fleurs ; il en taillait les vignes. Homme de théâtre et toute sa vie familier des coulisses, de leur verdure mensongère et de leurs ombrages de carton, il se faisait avec délices le familier, l'ami de ces choses enfin véritables, des arbres bien vivants, des gazons où le pied se repose, d'une nature qui n'a de limites que le ciel et l'espace. Le voilà pour quelques jours du moins tout champêtre. Mais les heures désormais lui sont jalousement comptées. Il meurt le 8 octobre 1834.

La dernière fenêtre à droite au premier étage est celle même de la chambre que devait visiter une dame, blanche elle aussi, peut-être confidente elle aussi de mystères lointains, une fiancée qui jamais ne nous oublie. Alors que nous venions saluer, pieux pèlerin, cette maison qui pourrait encore attendre et recevoir

son hôte très aimé, car elle est demeurée en toutes choses fidèle à ce souvenir, la fenêtre nous apparut grande ouverte sur la chambre autrefois meurtrière. Il faisait beau, très doux ; la campagne était silencieuse, si bien que nous tendions l'oreille et l'âme comme pour surprendre encore, échappé à ce vide béant et sombre, un murmure de cette voix que la France avait acclamée et que, dans le crépuscule d'une vie finissante, seuls les petits oiseaux se plaisaient à écouter.

La mort de Boieldieu fait aussitôt une impression profonde. Il était admiré, et plus encore, nous ne saurions trop le redire, il était aimé. On se dispute, on se partage ses dépouilles. Rouen aura son cœur qu'un monument renferme au grand cimetière de la ville, et c'est comme un fleuron de gloire que la métropole normande enchâsse dans son diadème. Notre fastueuse nécropole du Père-Lachaise aura et garde le corps. L'appartement que Boieldieu conservait à Paris, se trouvait sur la paroisse de Saint-Roch. C'est là d'abord que l'on projette de célébrer les funérailles; mais l'archevêque de Quélen en a pris de l'ombrage. Chanteurs et chanteuses veulent chanter à la gloire de ce chantre applaudi et qui si bien les a fait chanter ; et ce concert menace d'être bien profane. C'est un conflit; mais il va se dénouer en grandissant encore, jusque par delà le cercueil, ce mort à qui sont ainsi marchandés les honneurs et le souvenir. Boieldieu, le plus pacifique des hommes, aura des funérailles de guerrier et de maréchal de France. La chapelle des Invalides lui est



Souvenirs et portraits.



Clichés Barbé.

Reconstitution de la chambre de Boieldieu.

MUSÉE BOIELDIEU A LA MAISON DE RETRAITE SAMSON-BOIELDIEU

8

ouverte. Il y règne, quelques instants du moins ; il la remplit. La chapelle est royale ; royales aussi sont les obsèques, car la musique qui les accompagne, est celle même dont naguère Cherubini avait enveloppé la descente aux tombeaux de ses pères, du roi Louis XVIII.

Boieldieu eut un fils, glorifié du prénom d'Adrien comme lui, et qui lui aussi a longuement cultivé la musique. Ses œuvres en abondance égalent à peu près celles de son père. Ce fils eut à son tour une fille, Mme Samson ; et ce nom, associé au nom historique de Boieldieu, rayonne aux portes de Rouen, sur la grille dont se précède et s'annonce une villa toute plaisante, presque magnifique, largement hospitalière, et qui s'ouvre à quelques humains, artistes de profession, de préférence des musiciens, que l'âge enfin a désarmés et que la charité recueille, abrite et console.

En l'immense nécropole du Père-Lachaise, il est un coin discret, illustre cependant comme pas un autre. L'abandon le consacre mieux que ne pourrait faire une indiscrète et constante curiosité. Il semble, au rare et pieux évocateur des ombres qui le cherche et le découvre loin des allées bruyantes et des magnificences nouvelles, qu'il vient de pénétrer au noble et très doux mystère d'un bois sacré. Les arbres jaillissent puissants, victorieux de la mort, du moins assurés de la défier plus longtemps que les pauvres et débiles humains, car chaque printemps élargit leur ramure et renouvelle leur splendeur. Quelle assemblée de noms tous fameux, tous autrefois retentissants ; et quel concert s'élève de ce

silence ! Là reposent, fraternellement rapprochés et confondus, Bellini, Lesueur, Garat, Tamberlick, Hérold, Grétry, Panseron, Ponchard, Nicolo, Dugazon, Mme Gavaudan, ceux-là qui dictaient les belles, les glorieuses chansons, ceux-là, celles-là qui les épousaient de leurs lèvres bien disantes. La plupart de ces tombes sont à demi ruinées ; et le nom écrit dans le marbre en demeure la seule parure. Un arbre jaillissant et qui devrait être un laurier, est à peu près toute la tombe de Dugazon. Le lierre rampe librement sur les dalles ; et lorsque naguère, nous étions là, cherchant la trace de ce passé aimé, maintes fois il nous fallut écarter les feuilles mortes pour lire les noms qui furent de la gloire et du bruit, les dates qui furent de regrets et de douleurs où la France même a répandu ses larmes. Cette désolation nous fut heureuse pourtant. L'automne, en ses grâces défaillantes, est la saison qui le mieux encadre et sanctifie la mort. Que de souvenirs ! Presque toute la France chantante, d'il y a soixante ou soixante-dix ans, est là. Nous n'entendions plus rien que le craquement des feuilles sous le pied. Tout à coup a fui dans les branches presque dévêtues, lui aussi en livrée noire, un merle effaré. Chanson bien triste, rien qu'un sifflement rapide, oiseau bien triste aussi, qui laissait cependant un salut, un frémissement de vie encore bien vivante, en toutes ces choses inoubliables et dolentes.

Le tombeau de Boieldieu domine toute l'assemblée, et de tous ces disparus se compose un cortège. Est-ce un emblême ; et cette suprématie sépucrale est-elle pour nous

assurer la persistance de cette chère renommée ? Voilà qui nous amène à caractériser l'œuvre de Boieldieu, aussi à pressentir, autant qu'il nous est permis, ses destinées prochaines.

On nous signalait naguère, dans le foyer d'un théâtre de Vienne, la présence de trois bustes, Beethoven, Bach, Boieldieu, trois B, bien différents toutefois et qui haussés à l'honneur de la lettre majuscule, ne sauraient lui donner justement de mêmes proportions. En ce rapprochement de trois musiciens, dont deux sont Allemands, l'intention a-t-elle été, en appelant Boieldieu, d'honorer la France et son génie si plaisant? Nous pourrions dès lors accepter ce choix et cet hommage, nous estimant du moins gentiment représenté. Mais nous ne saurions croire, quelle que soit la politesse des gens de Vienne, qu'un seul instant cette pensée leur soit venue d'égaler à leur Beethoven et leur Bach, notre Boieldieu. Un buisson parfumé, délicieusement fleuri, n'atteint pas même aux premières branches que projette formidable un arbre de haute futaie.

Et d'abord Boieldieu est un musicien de théâtre. Il l'est pleinement ; il n'est que cela. Ses romances mêmes qui voltigeaient sur la bouche de nos grand'mères, pourraient toutes s'ajouter, sans peine aucune, à tant d'autres qui gazouillent sur les pages de *La reine de Golconde* ou même de *La Dame blanche*.

Boieldieu parle le langage qui était familier à l'opéra-comique de son temps. Il le sait à merveille, il le perfectionne; quelquefois même, aux grands jours des ins-

pirations les meilleures, il le relève, l'élargit quelque peu. Il ne le déserte ou ne le transforme jamais. Certaines formes, osons dire certaines formules, se retrouvent : ces andantes que suivent des allegros, ce renversement, assez piquant du reste, qui, dans un duo, ramène les dires de la chanteuse aux lèvres du chanteur ou du chanteur à la chanteuse, ainsi que nous le voyons, pour ne citer que des exemples à tous aisément familiers ; dans *Le nouveau seigneur du village*, lorsque la fillette dit d'abord au valet téméraire : « si vous restez à cette place..... » et qu'il lui répond bientôt : « vous n'êtes plus à votre place » ; ou bien dans la grande scène du second acte de *La Dame blanche*, lorsque Georges demande que lui soit un moment abandonnée la main d'Anna, et que celle-ci à son tour réclame, dans l'alliance conclue et les serments échangés, que la main de Georges se pose franchement dans la sienne. Ce sont là des procédés — il en est d'autres — qui se répètent, mais toujours adroitement. On a pu en abuser depuis lors. Avec Boieldieu ils demeurent acceptables, spirituels ; et l'invention mélodique épandue d'une source longtemps intarissable, serpente à travers toutes choses pour les animer et les réjouir. Cet art est sain, cet art est sage. La ligne de chant est toujours ce qui préoccupe le maître ; il la dessine d'une main très sûre ; et l'orchestre, dès que la voix va prendre l'essor, lui demeure toujours modestement subordonné. « Suivez la voix ! » est une recommandation que nous avons vue, plus d'une fois écrite de la main même de Boieldieu, sur les pages

des partitions directrices et qui furent sur le pupitre du chef d'orchestre. Simples sont les harmonies, les modulations franches et discrètes. Le maître se tient volontiers dans le ton, dans le rythme, qu'il a choisis, on pourrait dire, sur le sentier qu'il s'est ouvert. Il ne s'égare jamais dans le dédale des choses compliquées et ombreuses; et comme la fillette de son *Petit chaperon rouge*, il a bientôt fait de se retrouver aux chemins de la forêt.

« Restons chevaliers Français ! » ce fut une réponse de Boieldieu, aussi une sorte de manifeste, lorsque venait de lui être soumise quelque musique trop nouvelle, pour lui du moins, étrange plus encore qu'étrangère. Ce mot est bien de lui; il a du panache et de la bonne grâce, mais aussi un petit air de romance, disons même une désinvolture un peu troubadour, qui est bien de son temps. Chevalier Français, Boieldieu le restera toujours; c'est un mérite et c'est un danger. Nous ne sommes pas restés chevaliers, du moins le plus grand nombre d'entre nous. Sommes-nous même restés Français, du moins comme on l'entendait aux environs de 1830, sous la royauté bourgeoise, au temps de la garde nationale? On en peut douter. Alors les étrangers, Allemands ou Italiens, Meyerbeer ou Rossini — les plus fameux — qui ambitionnaient nos suffrages, se faisaient, autant que leur génie pouvait le leur permettre, résolument Français pour nous plaire, et payaient l'honneur de leur adoption d'une sorte de soumission à nos préférences et à notre esprit. Il n'en est plus de

même. Nous avons été brutalement, et sans condition, assaillis et conquis par un envahisseur d'outre Rhin. La France se défend; encore faut-il bien reconnaître que la brèche est ouverte et béante en la citadelle suprême de notre art et de notre génie. Nos vaincus — nous ne voulons pas dire nos morts — sont nombreux. Enfin dans cette confusion des langues nous en sommes venus à ne plus nous connaître toujours très bien nous-mêmes. Bref une très grande partie du public s'est accoutumée à des recherches d'orchestre, des raffinements de sonorités expressives ou seulement bizarres, à des confusions chromatiques, à des enlacements de rythmes que l'école de Boieldieu n'a jamais soupçonnés. Son art est simple; et très souvent du moins nous sommes compliqués. Cet art est un peu bourgeois, honnête, de tout repos; et nous sommes agités, tourmentés, pas très honnêtes, démocrates ou aristocrates; nous ne sommes presque jamais, ce que le langage des partis appelait et recommandait, juste milieu. L'amour comme le dit Boileau « est pour aller au cœur la route la plus sûre, » et l'amour est musical comme pas une autre passion; l'amour est donc le premier rôle à peu près forcé de tout le théâtre en musique. Souvent on ne saurait plus le comprendre comme le comprenaient Boieldieu et son temps. Chez lui, on se fait, ou bien on se laisse faire la cour; et le maire, mettons le cheriff! ou le curé, aura seul le droit de donner congé à cette suivante, du reste nullement importune, la pudeur. Ces scrupules sont bien démodés.

Presque toujours maintenant au théâtre, comme dans le roman, l'amour se jette à la tête des gens, pour les embrasser, à moins que ce ne soit pour les étrangler sur des rugissements de fauves. Ce serait pour mettre en fuite les Anna, les Jenny, les Lucette, les Nanette des anciens jours. L'antichambre même naguère voulait plus de façons. « Viens, gentille dame! » à cet appel, sous la condition de le traduire en vieux français du reste charmant, ou bien dans le beau parler des Athéniens d'autrefois, pourrait encore venir la *Manon* de Massenet, celle-ci descendant de sa chaise à porteurs, ou la *Phryné* de Saint-Saëns hâtant la marche de sa litière parfumée; mais à soupirer : « Viens, gentille dame ! » on ne verrait jamais venir ni la boulangère de l'*Enfant roi*, ni même la *Louise* de Charpentier, moins encore *Messaline*, *Astarté*, *Aphrodite* ou *Salomé*. Cet art nouveau est en contradiction brutale avec cet art d'avant-hier et qui fut encore de notre enfance. Ceux-là mêmes qui pourraient y prendre plaisir, n'osent pas l'avouer, tant chez eux l'horreur est pressante de se voir accusés de suivre des modes abolies et de jouer encore un vieux jeu. On ne saurait imaginer à quel degré de patience, de résignation et d'ennui, en peut arriver un public mondain et qui veut être à la mode, au moins du lendemain. Quelquefois ils ne comprennent rien, mais ils se disent ravis.

Sans doute il est un autre public, plus naïf, complaisant, et qui veut seulement s'amuser. Celui-là fréquente les théâtres populaires, irréguliers, d'organisation som-

maire ; et là le répertoire d'Halévy, d'Auber, d'Adam, de Boieldieu, maintient sa faveur. La compensation est médiocre. Naguère encore s'était ouvert, au passage Vivienne, un tout petit théâtre, que régentait un homme excellent, Bouvret. Salle, scène, public, orchestre, acteurs, tout cela aurait pu tenir dans l'espace que limitent deux paravents. A cet homme tragiquement disparu — il méritait mieux — à ce théâtre évanoui, nous avons dû beaucoup de ce que nous pouvons savoir. Là, nous avons vu revivre — pour ne parler que du héros bien chantant dont ces pages sont pleines — *Jean de Paris, Les voitures versées, Ma tante Aurore.* Ces petites choses qui sont aussi de très jolies choses, retrouvaient un cadre modeste, mais en somme suffisant. Les œuvres de théâtre veulent être vues et entendues au théâtre. Ainsi avons-nous pu le faire pour quelques-unes de celles qui viennent de nous solliciter ; ainsi les avons-nous mieux comprises, que dans la tâche attristante d'ouvrir des volumes poudreux et de feuilleter des pages jaunies. Sur ces pages sans doute nous sentions parfois errer la main même qui les a écrites ; et la nôtre parfois se pouvait illusionner à chercher la caresse et l'étreinte de cette main glorieuse. Tout cela est mort cependant, étant silencieux, du moins endormi. Il faut l'écho de la scène à ces plaisantes chansonnettes.

Ainsi on ne joue plus guère les œuvres de Boieldieu. La province les déserte ; notre Opéra-Comique parisien, l'ingrat ! s'obstine désormais à les ignorer. On nous dit,

et c'est vrai en quelque mesure, que ces ouvrages, autant de comédie que de musique, veulent des interprètes qui soient aussi bien des comédiens que des chanteurs ; et la race en devient rare. Mais ce qu'un Clément, une Landouzy, l'exquis Fugère, font encore à merveille, d'autres sauraient bien l'apprendre et dignement le faire, si le discrédit de ces ouvrages ne s'était pas cruellement répandu. Un retour est-il possible ? Le sourire, car c'est la qualité suprême de cet art, aura-t-il son renouveau comme les fleurs flétries sous les bises méchantes ? On ne sait. Cet art est gracieux, un peu fragile. Il n'a pas de ces racines puissantes, et poussées jusqu'aux profondeurs dernières de l'âme humaine, qui permettent et promettent l'apparition soudaine d'une végétation quelque temps reposante, puis furieusement et magnifiquement renouvelée. Un Gluk a droit à ces revanches. Boieldieu les mérite, mais peut-il les espérer ?

Naguère dans nos mains, était remise une petite boîte constellée gentiment de perles de verre, et dont le cartonnage rose caresse doucement les yeux. Là nous surprenions, l'ayant ouverte non sans crainte, comme Pandore l'avait fait de sa boîte mystérieuse, un peu de duvet blanc, vaporeux, et qu'un souffle imprudent pourrait emporter et dissiper. Cela jadis a dû tomber des plumes d'un cygne en quelque beau jardin d'autrefois ; et cela, peut-être au jour de quelques fiançailles radieuses, fut recueilli et pieusement gardé. Ce fut sans doute un gage d'amour, aussi une espérance, consolatrice, évocatrice des heures fortunées et douces, comme les chi-

mères d'avenir demeurées en la boîte de Pandore. Cette relique nous faisait songer à Boieldieu. Lui aussi fut de ce temps, lui aussi a connu des amours discrets et qui cheminent gentiment la main dans la main ; lui aussi est bien méconnu, presque oublié, lui aussi respire les grâces printanières d'un printemps d'autrefois; lui aussi, non plus que ce duvet d'oiseau, ne s'est flétri et ne s'est taché. Il est léger, joli, touchant, comme ce débri d'un bonheur lointain. N'est-ce pas nous qui avons vieilli plus qu'il n'a vieilli lui-même?

On raille quelquefois cette expression que nous appliquons à l'Opéra-Comique, disant : « genre éminemment français ». Aux mains de Boieldieu il est français toutefois ; et nous voulons croire que les meilleures du moins de ces œuvres, garderont leurs serviteurs, sinon leurs spectateurs, tant qu'il restera un peu de France. Le mérite est grand à un homme d'avoir charmé deux générations successives. Pourquoi donc l'avenir ne le retrouverait-il pas un jour dans l'héritage recueilli? Quelque remords ne pourrait-il émerger au milieu de tant d'ingratitude ? La loi du mouvement régit toutes choses. Les soleils demeurent fixes, ne tournant du moins que sur eux-mêmes dans l'espace, nous dit-on ; mais les planètes cheminent. Elles reviennent là même où nous les avons vues disparaître. Etendons cette loi consolatrice aux œuvres de la pensée! Comme la vieille Marguerite du château d'Avenel, espérons contre toute désespérance ! Attendons, non pas le petit Boiel, c'est-à-dire, non pas les œuvres des premiers jours, décidément

fuyantes ; mais attendons l'œuvre suprême, cette dame au voile virginal, et qui fut tant aimée ; attendons celui qui fut presque le grand Boieldieu ! Il faut croire aux revenants quelquefois. Enfin, dans ces lignes dernières, fredonnons avec notre ami, puisque tant il affectionnait cette œuvre tard venue dans ses labeurs, fredonnons cette romance des *Deux nuits* qui une fois encore le reflète, le révèle et le dit lui-même dans ses plus chères et ses plus constantes amours :

Le beau pays de France
Est un séjour favorisé des cieux...
Il plaît au cœur, il plaît aux yeux,
Le beau pays de France !

BIBLIOGRAPHIE

Boieldieu, sa vie, ses œuvres, 1 vol. in-8° par Arth. Pougin, 1875.

Précis du procès de la sérénade donnée le 15 octobre 1829 à M. Boildieu, Rouen, 1829, in-8° de 16 pages.

Boieldieu aux Champs-Élysées et son apothéose, tableau en un acte mêlé de chants. Rouen, 1834, in-8° de 32 pages.

Procès-verbal de la cérémonie funèbre en l'honneur de Boieldieu, Rouen, 1835, grand in-8° de 39 pages.

Boieldieu et les honneurs rendus à ce célèbre compositeur, Rouen, P. Baudry, 1836, in-8° de 20 pages.

Discours pour la translation du cœur de Boieldieu, à Rouen le 13 novembre 1834, par G. Lambert, Paris, 1846, in-8° de 128 pages.

Boieldieu, sa vie, ses œuvres, par Refuveille, Rouen 1851, in-8° de 43 pages.

A. Boieldieu sa vie et ses œuvres, par G. Héquet. Paris 1864, grand in-8° de 115 pages.

Boieldieu, notes et fragments inédits, publiés par Em. Duval, Genève, 1883.

Boieldieu à la fin de sa vie par Louis Aigoin, brochure, Paris, 1902.

CATALOGUE DE L'ŒUVRE DE BOIELDIEU

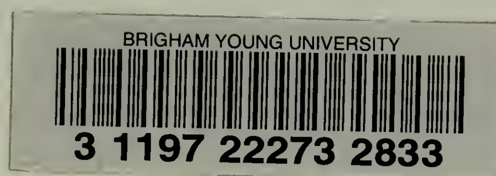
La fille coupable, 2 actes, 2 nov. 1793.
Rosalie et Myrza, 3 actes, 28 oct. 1795.
La famille suisse, 1 acte, 12 fév. 1797.
L'heureuse nouvelle, 1 acte, 8 novembre 1797.
Le pari, 1 acte, 15 décembre 1797.
Zoraïme et Zulnare, 3 actes, 11 mai 1798.
La dot de Suzette, 1 acte, 6 septembre 1798.
Les méprises espagnoles, 1 acte, avril 1799.
Emma ou la prisonnière, 1 acte, 12 septembre 1799.
Beniowski, 3 actes, 8 juin 1800.
Le calife de Bagdad, 1 acte 16 septembre 1800.
Ma tante Aurore, 3 actes, 13 janvier 1803.
Le baiser et la quittance, 3 actes, 18 juin 1803.
Aline reine de Golconde, 3 actes, 5 mars 1804.
Amour et mystère, 1 acte.
Abderkhan, 1 acte.
Un tour de soubrette, 1 acte.
La jeune femme colère, 1 acte, 18 avril 1805.
Télémaque, 3 actes, 16 décembre 1806.
Les voitures versées, 2 actes, 1808.
La dame invisible, 1 acte, 1808.
Rien de trop, 1 acte, 25 décembre 1810.
Jean de Paris, 2 actes, 4 avril 1812.
Le nouveau seigneur du village, 1 acte 29 juin 1813.
Bayard à Mézières, 1 acte, 12 février 1814.
Le Béarnais, 1 acte, 21 mai 1814.
Angela, 1 acte, 13 juin 1814.
La fête du village voisin, 3 actes, 5 mars 1816.
Charles de France, 2 actes, 18 juin 1816.
Le petit Chaperon rouge, 3 actes, 30 juin 1818.
Blanche de Provence, 1 acte, 3 mai 1821.
La France et l'Espagne, intermède, 15 décembre 1823.
Les trois genres, 27 avril 1824.
Pharamond, 3 actes, 10 juin 1825.
La Dame blanche, 3 actes, 10 décembre 1825.
Les deux nuits. 3 actes, 20 mai 1829.
La marquise de Brinvilliers, 3 actes 31 octobre 1831.
Romances. 15 recueils.
Trois sonates pour le forte-piano, dédiées à Rode.
Grande sonate pour le forte-piano (en sol mineur).
2° duo pour la harpe et le forte-piano (en si bémol).
4° duo pour piano et harpe.
Trio pour forte-piano avec accompagnement de violon et violoncelle
Six valses pour le forte-piano.
Air avec neuf variations pour piano et harpe.
Air anglais varié pour le piano.

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY ET FILS

BOIELDIEU


BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22273 2833

